

LES ACTES DU COLLOQUE

4^{ème} **COLLOQUE**
de la **SFPI**
Société Française de Psychanalyse Intégrative

ÉPROUVER ET PENSER LE LIEN

**INDIVIDUS
GROUPES
SOCIÉTÉ**



Photo C. Stivanin Milan

24 novembre 2018 9h30-18h

INSCRIPTIONS

www.sfpsychanalyseintegrative.org

ESPACE CONFÉRENCE DES DIACONESSES

18 rue du Sergent Bauchat PARIS 75012

ACTES DU COLLOQUE DU 24 NOVEMBRE 2018

ÉPROUVER ET PENSER LE LIEN, INDIVIDUS, GROUPES ET SOCIÉTÉ

ARGUMENT

La montée de l'individualisme et le développement des relations virtuelles sont deux des caractéristiques de notre société contemporaine. En dépit de la multiplication des interactions, en particulier à travers les réseaux sociaux, les individus se sentent de plus en plus isolés. Nous le constatons dans nos cabinets de thérapie où se fait entendre l'incapacité d'être seul.

Le concept de lien se décline à différents niveaux : familial, professionnel, économique, sociétal, spirituel. Il désigne ce qui relie le sujet à l'autre ou met en lumière la rencontre qui ne peut se faire ; il peut être un facteur de rapprochement ou au contraire de rejet et de haine.

Au-delà des mécanismes de liaison et de déliaison que conceptualise Sigmund Freud, s'est progressivement développé le concept de lien. La réflexion psychanalytique s'est appropriée ce terme emprunté à d'autres disciplines. Sandor Ferenczi et les fondateurs de l'école anglaise de psychanalyse (Klein, Winnicott, Bion, Bowlby) ont développé le concept de relation d'objet et la théorie de l'attachement.

Comment comprenons-nous et accompagnons-nous le sujet aux prises avec les troubles de l'attachement et du lien ? Quelles modifications sur notre implication dans la relation thérapeutique ? Comment la société hypermoderne (hypercapitalisme mondialisé, management et organisation du travail) renforce-t-elle ou contient-elle les perturbations liées aux interactions précoces ? Comment les neurosciences affectives nous éclairent-elles sur les chemins thérapeutiques possibles ?

Au cours de cette journée, fidèle à sa philosophie, la SFPI se propose d'inviter des praticiens des sciences humaines de sensibilité différente pour élargir la réflexion sur la question du lien dans notre pratique, ses référents théoriques et ses dispositifs spécifiques tant en approche individuelle, groupale que sociale.

INTRODUCTION

MAGALI CIPRIANI BOUVARD

Présidente de la Société Française de Psychanalyse Intégrative
Psychologue clinicienne, Psychanalyste intégrative, chargée de cours à la Nouvelle
Faculté Libre

Je souhaite la bienvenue à vous tous qui êtes venus nombreux à notre quatrième colloque.

En tant que nouvelle présidente de la Société Française de Psychanalyse Intégrative, qui a été cocrée à l'initiative de Jean-Michel Fourcade qui en a été président de 2011 à 2015 ".

J'ai l'honneur et le plaisir de succéder à Christine BONNAL qui a beaucoup œuvré pour notre association et pour le succès du précédent colloque sur le thème du « corps dans la clinique du sujet ».

Je remercie également les membres du Conseil d'administration - en particulier la Secrétaire Générale Caroline Ulmer-Newhouse – tous particulièrement actifs et engagés et mettant à profit leurs talents pour que notre Association gagne en notoriété et en reconnaissance de la part des collègues psychanalystes et psychothérapeutes mais aussi de ceux issus du champ d'autres sciences humaines.

Ayons une pensée pour Max Pagès qui nous a quitté le 25 mai dernier, à l'âge de 92 ans. Il fut un des pionniers fondateurs de la psychosociologie française, discipline qu'il a contribué à construire et développer à travers un engagement relationnel et une œuvre originale et importante.

Co-fondateur de l'ARIP (Association pour la Recherche et l'Intervention Psychosociologique) en 1958, il s'intéressa tout d'abord à l'intervention et aux méthodes de formation par le groupe, aux relations affectives liées à la découverte d'autrui, à l'articulation entre échanges verbaux, travail émotionnel et implication corporelle.

Son second ouvrage « la vie affective des groupes. Esquisse d'une théorie de la relation humaine », publié en 1968, fut un des fondamentaux de la littérature psychosociologique. « Trace ou sens » le système émotionnel paru en 1986 est pour ma part également un ouvrage essentiel où il y développe son point de vue sur la dialectique entre système émotionnel et système discursif et sa mise en œuvre clinique via le psychodrame émotionnel. Les ouvrages de Max Pagès constituent non seulement une grille de lecture très riche pour la compréhension de nos patients mais aussi une source d'inspiration forte quant aux chemins possibles de la psychothérapie. Ses derniers travaux ont cherché à observer les dimensions complexes liées à l'articulation des phénomènes psychiques et sociaux.

Nos pensées vont également à Pierre Coret, fondateur de Savoir-Psy et ancien membre de l'Association Fédérative Francophone des Organismes de Psychothérapie relationnelle et de Psychanalyse (Affop). Psychiatre, homéopathe, certifié en psychiatrie infanto-juvénile, psychothérapeute de formation jungienne et gestaltiste, co-fondateur de la Gestalt-thérapie Analytique, Pierre Coret est l'auteur de « Principes d'Élémentothérapie » (Ed.Trédaniel) et co-auteur avec Elizabeth Leblanc de « Bien communiquer avec son ado » (Jouvence).

Il nous faut aussi évoquer ici la disparition d'Elizabeth Courageot, diplômée de la Nouvelle Faculté Libre et praticienne agréée de la SFPI, très appréciée de ses collègues et amis, et qui laisse à ceux qui l'ont connue, l'image d'une femme et d'une thérapeute chaleureuse, vive et pétillante.

Notre association a été créée en 2011. Elle a depuis organisé trois colloques :

Le 19 octobre 2013 « Quelles cliniques aujourd'hui dans une société qui fragilise le Sujet ? »

Le 18 octobre 2014 « Psychanalyse intégrative, dépendances et addictions »

Le 1er octobre 2016 « le corps dans la clinique du sujet »

Ce dernier colloque a été suivi par trois groupes de travail :

Travailler avec les étapes du développement psychocorporel animé par Philippe Henry

Corps du patient, corps de l'analyste animé par Jean-Michel Fourcade

Corps et langage animé par Emmanuelle Restivo

Ils ont fait l'objet d'une après-midi de restitution. Ce moment a été particulièrement riche. En tant que Société Savante, il est essentiel pour nous que chaque colloque nourrisse des recherches et échanges sur certaines thématiques. Ce sera le cas également pour celui-ci. Je vous propose de vous tenir informé via notre nouveau site, dont la refonte a été initiée par Christine Bonnal qui a passé le relais à notre secrétaire générale.

Les participants aux trois colloques nous ont dit qu'ils en avaient apprécié la qualité théorique et la richesse clinique. Ils ont aussi émis certaines critiques dont nous avons tenu compte pour l'organisation de celui-ci. Nous espérons que celui-ci nous nourrira au plan théorique et clinique et que vous pourrez vous y sentir en lien, que nous serons des « tisseurs de lien » (selon l'expression d'Alain Delourme).

Le lien parlons en...à travers l'intitulé de notre colloque « Éprouver et penser le lien » individu, société, groupe qui nous a donné à penser.

D'autant que ce terme n'apparaît pas dans le dictionnaire de la psychanalyse car Freud s'attache plutôt aux mécanismes de liaison et de déliaison (en allemand Bindung et Entbindung). Ce n'est que beaucoup plus tard que la réflexion psychanalytique s'est appropriée ce terme emprunté à d'autres disciplines. Sandor Ferenczi et les fondateurs de l'école anglaise de psychanalyse (Klein, Winnicott, Bion, Bowlby) ont développé le concept de relation d'objet et la théorie de l'attachement.

D'après le dictionnaire historique, le mot lien vient de ligamen en latin, ce qui sert à attacher, cordon. Il apparaît en français dès le onzième siècle. Dès le 12ème siècle employé au figuré pour désigner ce qui unit affectivement, moralement, une contrainte résultant d'un vœu. Alors, le lien choix ou contrainte ? Choix et contrainte ?

Le verbe éprouver « Éprouver » a – quant à lui - la double acception de 'sentir' et de 'mettre à l'épreuve'. C'est de ce fait un terme particulièrement pertinent lorsque l'on cherche à rendre compte du travail qui s'effectue autour du lien en situation de

psychothérapie et en particulier en psychanalyse intégrative où nous sommes attentifs à ce qui chez nous se met en lien avec le patient via les connections inconscientes mais aussi à travers notre éprouvé corporel.

Enfin « Penser » réfère à l'élaboration, à la métabolisation, au fait de donner du sens et de créer des ponts entre système corporel émotionnel et système discursif et social.

D'où le sous-titre individu, société, groupe qui met en valeur les différents niveaux/champs dans lesquels se déploie ce lien, ces liens.

Nous nous sommes donc posé un certain nombre de questions auxquelles nous tenterons de répondre aujourd'hui autour de :

Comment comprenons-nous et accompagnons-nous le sujet aux prises avec les troubles de l'attachement et du lien ? Quelles modifications sur notre implication dans la relation thérapeutique ? (Jean-Michel Fourcade et le lien d'émotion)

Que dire de la solitude à l'âge du numérique et de la société hypermoderne ? (Roland Gori)

Comment se construisent les nouvelles identifications sociales et culturelles dans un monde marqué par l'individualisme ? (Christophe Niewadomski et la biographisation ou condition biographique)

Comment les neurosciences nous éclairent-elles sur la posture du thérapeute (Cyrille Bertrand) sur les chemins thérapeutiques les plus appropriés en cas de trauma du lien précoce ? (Guy Tonella)

Quatre ateliers animés par des membres de la SFPI viendront enrichir ce questionnement et nous permettre d'échanger, d'expérimenter, de penser et j'espère d'éprouver différentes facettes du lien (en fin de thérapie avec P. Henry, avec le groupe thérapeutique C. Bonnal, avec l'art thérapie L. d'Hautefeuille, avec le corps S.Duchesne)

C'est pour cela que nous avons souhaité – comme dans nos précédentes rencontres croiser les apports de différents champs en invitant des praticiens et chercheurs des sciences humaines de sensibilités différentes pour élargir la réflexion sur la question du lien dans notre pratique, ses référents théoriques et ses dispositifs spécifiques tant en approche individuelle, groupale, que sociale.

Nous avons également voulu faire une place à l'art avec l'exposition de Fabienne de Silès

A la fois sculptrice et psychanalyste intégrative pour laquelle la sculpture réalisée dans l'après-coup des séances permet par le passage de la matière psychique aux matériaux à modeler « d'accueillir dans une forme, qui s'est chaque fois déterminée d'elle-même, ce qui se jouait dans le lien pour ce patient-là à ce moment de sa thérapie. »

Puisque le mot lien a aussi donné le terme limier...suivons ensemble la piste du lien dans ses différentes formes. Je nous souhaite un très bon colloque.

JEAN-MICHEL FOURCADE

Psychanalyste, Psychopraticien relationnel et Docteur en Psychologie Clinique et Philosophical Doctorate in Psychology (UK). Directeur de la Nouvelle Faculté Libre. Président de l'AFFOP. Co-fondateur de la SFPI dont il a été le Président de 2011 à 2016. Membre associé du Laboratoire de Changement Social et Politique de l'Université Paris 7

Retrouver le lien ? Quel lien ?

Au premier trimestre 1968, aux éditions Dunod, Max Pagès publie sa thèse de doctorat : « *la vie affective des groupes* ». La couverture de l'ouvrage indique bien : « Esquisse d'une théorie de la relation humaine ».

Je dévore les 500 pages.

Il m'apparaît très vite que sous l'appareil scientifique - recueil et analyse du matériau clinique : le script du Groupe de la baleine – Pagès s'attaque avec le plus d'objectivité possible à une question qui touche aussi à la philosophie et à l'anthropologie. C'est dans « l'emprise de l'organisation » publiée en 1984 qu'il précise, dans des termes semblables à ceux qu'avait énoncés Descartes dans le Discours de la méthode, la démarche objective avec laquelle il approche la question de la relation humaine.

Je dévore ces 500 pages. Pourquoi ?

Élevé dans une culture chrétienne, on m'avait appris que le lien humain est un lien d'amour. Plus j'avais pris de distance avec cette lecture de l'existence, plus cette lecture me paraissait insuffisante pour comprendre ce que je découvrais des relations humaines, tant dans le cadre des familles que des groupes institutionnalisés, des organisations et dans les rapports sociaux. Lien d'amour, certes, mais les dimensions de l'exploitation et de la domination me paraissaient autrement explicatifs de ce que je voyais dans les liens humains.

L'amour a la vie dure ! L'amour comme centre et moteur du lien inter humain tenait toujours la place centrale des théories nord-américaines dans les années 60, aussi bien

chez Rogers que chez les psychologues du Growth-mouvement tels que Lowen et Pierrakos.

Au moment où paraît « La vie affective des groupes, Esquisse d'une théorie de la relation humaine », éclatent les événements de mai 68. Il y a donc 50 ans je suis violemment confronté à la lecture que le philosophe Hobbes donne du lien humain, «A l'état sauvage, l'homme est un loup pour l'homme », en courant devant les CRS dans les rues du Quartier latin. De cette expérience je garde l'éprouvé émotionnel et physique de l'aphorisme de Bourdieu « La sociologie est un sport de combat ». La suite de la maxime de Hobbes « A l'état social, l'homme est un dieu pour l'homme » est moins connue mais tout aussi intéressante.

Étudiant en licence de sociologie à la Sorbonne en 1962 j'avais suivi les travaux pratiques de psychologie sociale dirigée par Max Pagès qui était alors assistant de Raymond Aron. Max Pagès avait découvert les idées et les travaux de Carl Rogers. L'approche rogérienne révolutionnait la compréhension des relations humaines : au lieu d'être des relations rationnelles dont le véhicule central est la parole, les relations humaines apparaissaient dominées par les émotions.

Et ceci ne concernait pas seulement les relations à deux, mais aussi et plus encore les relations dans les groupes. Les phénomènes de groupe sont d'abord et avant tout émotionnels.

La relation humaine, perçue jusqu'alors en termes de communication et de sens, apparaît dès lors davantage dans sa dimension affective.

Cette évolution de la compréhension des relations humaines s'accompagne à la même époque de la découverte de l'existence d'un phénomène psychique particulier, lui aussi dominé par l'affectivité : le phénomène groupal.

Comme le faisait remarquer très justement Christophe Niewiadomski lors de la matinée consacrée le 9 novembre à l'œuvre de Max Pagès, alors que la pensée scientifique se caractérise depuis le XVIIème siècle par l'isolation de l'objet de recherche par rapport à

son environnement, aboutissant à l'étude d'un objet mort, la deuxième moitié du XX^e siècle renverse cette approche qui ne permet pas de comprendre la complexité du vivant.

Laissez-moi vous en donner un exemple. Lorsque Lewin étudie les relations entre les personnes dans un groupe, il en donne une photographie qui, par des flèches et des cercles, montrent les liens existants entre les membres d'un groupe à un instant T ; plusieurs graphes successifs permettent de suivre l'évolution de ces relations mais cela ne nous dit rien sur la nature du lien qui explique l'évolution de ces graphes.

Laissez-moi vous en donner un deuxième exemple. La médecine actuelle a fait des progrès considérables dans la connaissance des éléments biochimiques du fonctionnement de chacun des organes du corps humain. Mais comment se font les interactions entre chacun de ces organes est un savoir de plus en plus hétérogène à la pensée médicale : le spécialiste du cœur avoue qu'il doit consulter son confrère neurologue pour comprendre pourquoi le foie de son patient refuse telle médication ; à son tour consulté l'endocrinologue s'effraie des doses « de cheval » prescrites par le cardiologue. J'avais évoqué dans notre précédent colloque mon expérience du spécialiste du foie à qui je faisais remarquer que l'ictère dont je souffrais et pour lequel on ne trouvait aucune cause révélée par des analyses biologiques (ni virus, ni microbe) s'était produit deux jours après avoir vécu une énorme colère, cette réponse inoubliable pour moi : « cela n'a rien à voir ! »

Le véritable sens de la célèbre méthode rogerienne, l'approche centrée sur la personne, est : approche centrée sur la totalité de la personne. L'écoute de l'autre, individu ou groupe, comme l'écoute de soi doit porter sur la totalité, à l'inverse du découpage de l'être humain nécessaire et productif de compréhension auquel la démarche scientifique objectivante nous a habitués.

Ces remarques n'ont pas pour objectif de minimiser l'importance de la méthode scientifique qui segmente pour son étude la totalité de l'objet humain et qui a produit des découvertes dont nous profitons chaque jour. Au contraire, cette démarche est

nécessaire et enrichit la compréhension du lien. Mais cette démarche holistique a pour effet d'être de plus en plus complexe.

Dans l'histoire de la pensée scientifique c'est l'analyse dialectique hégélienne qui préfigure l'effort conceptuel qui nous permet de saisir le phénomène humain dans sa complexité ; la dialectique hégélienne montre que les contraires ne s'éliminent pas, ne disparaissent pas et sont conservés dans le troisième terme qui en fait la synthèse. La vie émotionnelle se présente souvent dans une succession d'émotions ou de sentiments opposés, non seulement dans leur couleur émotionnelle mais aussi dans leur qualité énergétique : la peur, la tristesse, la honte sont des émotions dont le quantum énergétique se manifeste par un repli vers l'intérieur ; la colère, la joie se manifestent au contraire par une poussée de l'énergie vers l'extérieur ; ces contraires se conservent dans notre expérience de la vie affective qui nous habitue à la coexistence mouvante des contraires : je suis ET en colère ET effrayé ; je suis ET triste ET joyeux. Margaret Malher insiste sur l'importance et la coexistence des opposés dans notre étude de la personnalité de nos patients, sur la bipolarité, tant en ce qui concerne construction de leur personnalité que de leur manifestation comportementale.

À l'opposé de la logique binaire du OU, l'analyse dialectique permet de ne rien perdre des contraires, des opposés dans notre compréhension des phénomènes humains.

Esquisse d'une théorie de la relation humaine. A l'époque où Pagès s'attaquait à cette colossale question, il mettait en même temps en jeu la question du cadre dans lequel s'effectue la recherche. Je lui avais fait part du constat suivant : lorsque je discutais avec mes collègues psychanalystes orthodoxes qui pratiquaient seulement la relation à deux, soit en face-à-face, soit sur le divan, je voyais bien qu'ils n'avaient qu'une petite expérience des manifestations émotionnelles et, encore moins, corporelles des régressions au cours de la cure. Quant aux phénomènes de groupe, analysés par eux comme une multiplicité d'échanges à deux, leur spécificité leur échappait plus ou moins totalement.

Dans le cadre des travaux pratiques de psychosociologie de la licence de sociologie à la Sorbonne, Pagès s'attaquait à la question de la relation dans les grands groupes en

créant le cadre expérimental suivant : réunir les 300 étudiants qui suivaient ses travaux pratiques dans l'amphithéâtre Richelieu de la Sorbonne pendant trois heures chaque semaine et observer quels phénomènes se produisaient qui pourraient nous apprendre quelque chose de plus, de nouveau dans ce cadre spécifique.

Même lorsque s'exprimaient des relations de paroles, d'émotions ou d'actes extrêmement violents - certains évoquant le meurtre de l'adversaire - j'étais frappé par la recherche permanente de l'Autre. Après des moments d'éloignement, de séparation apparente, les groupes se recherchaient ; ils ne pouvaient se passer les uns des autres : «Où sont les trotskystes ? Qu'est-ce que les Maos sont en train de nous préparer ?» Une explication partielle serait : c'était un lien paranoïaque très puissant et mobilisateur au point d'en faire dépendre sa propre existence de groupe et d'individu.

Nous avons là une différence entre la relation et le lien : le lien unit mais en plus il lie, c'est-à-dire il retient, il attache ; le lien est une relation qui attache plus fortement. C'est d'ailleurs le sens étymologique du mot lien tel qu'il est utilisé dès le XIIe siècle dans le psautier d'Oxford : « Lien : Attache constituant une entrave ».

Ceci nous conduit à la question : pour avoir un tel effet, le lien est-il d'une qualité, d'une nature particulière ?

Max Pagès a pris beaucoup de notes sur cette expérience mais, de ses propres dires, n'en a pas tiré de conclusions théoriques qui le satisfassent. Personnellement j'ai appris plusieurs choses : ne plus être terrifié par les grands groupes, ce qui m'a permis de passer le mois de mai 68 au Quartier latin en observateur-participant capable de gérer raisonnablement ma propre sécurité ; étendre ma compréhension de l'importance des mécanismes sociaux mentaux globaux dans les manifestations des liens entre les individus et les groupes qui apparaissaient, même lorsque ces liens prenaient une forme violente.

Ma conclusion de l'expérience de la Sorbonne était d'une part que l'on ne pouvait comprendre ce qui s'y déroulait que comme inséparable du système macrosocial dans lequel elle se produisait. Et que, d'autre part, même les oppositions les plus violentes

étaient des symptômes des liens multiples, alors qu'ils paraissaient de nature contraires, contradictoires, et mobilisateurs d'affects extrêmement puissants.

Mes collègues psychosociologues ont l'habitude de présenter «L'emprise de l'organisation » comme ouvrage fondateur des travaux de Max Pagès. Je n'ai pas cette perspective : pour moi L'emprise de l'organisation, qui paraît en 1984, est une recherche appliquée dont le fondement théorique est la vie affective des groupes.

Toutes ces remarques pour avancer dans notre travail sur : qu'est-ce que le lien, quelle est sa nature, quels sont ses composants, comment les travailler ?

Rogers et Pagès nous disent : le lien n'est pas seulement un lien de raison ; c'est aussi et souvent principalement un lien d'émotion.

Pagès crée à l'université de Paris VII dans le cadre du laboratoire de changement social un groupe de recherche qu'il dénomme « groupe de recherches sur l'émotion ». Il réunit des praticiens de multiples approches psychothérapeutiques : Gestalt thérapie, analyse bioénergétique, psychanalystes lacaniens, danse-thérapeutes. Dans l'approche holistique, la prise en compte de l'émotion ouvre la relation au corps. Ainsi donc le lien inter humain va et vient du lien de parole au lien affectif et au lien des corps.

Que ce soit par l'expérience de l'analyse individuelle ou par la découverte de l'inconscient groupal, l'existence et l'expérience de l'inconscient deviennent pour la plupart d'entre nous un invariant. Le lien inter humain possède une qualité qui rend encore plus complexe sa compréhension et ses manifestations : le lien humain est conscient et inconscient.

Je perçois très vite les critiques que Pagès adresse à la psychanalyse classique - critiques que je partage - concernant la façon dont la psychanalyse classique théorise la relation d'objet comme construite principalement pour la satisfaction des pulsions, dans une vision que l'on pourrait qualifier d'« utilitaire » entre les êtres humains. Cette intuition que la relation humaine va au-delà d'un utilitarisme direct est aujourd'hui confirmée

tant par les travaux des éthologues, les plus connus étant ceux de Bowlby, que par ceux nos collègues psychanalystes de groupe.

À cette époque, je découvre avec mes collègues reichiens et bioénergéticiens que la construction des corps et que la relation entre eux se font selon certaines lois bio-psychologiques spécifiques ayant un rapport complexe avec la construction de la personnalité psychique, consciente et inconsciente, qu'il s'agisse du sujet individuel ou/et de l'entité groupale. Cinq ans de formation avec John Pierrakos me donnent une certaine familiarité avec les phénomènes psycho corporels conscients et inconscients.

Le lien à soi et le lien à l'autre – individuel ou groupal - apparaît donc comme de plus en plus complexe. Quelle multitude de signes faut-il percevoir dans la relation ! L'évidence fait voir que ces signes se regroupent de nature semblable : psychiques, émotionnels, corporels que je suis d'accord pour appeler « systèmes ». De plus, chacun de ces niveaux a des mécanismes de fonctionnement spécifiques : mécanismes de défense d'ordre psychiques, phénomènes de bipolarité émotionnels, tensions musculaires chroniques de l'armure corporelle.

Face à cette complexité la tentation est grande chez le théoricien de privilégier tel ou tel de ces niveaux d'être. En travaillant avec des collègues, et j'ai eu moi-même souvent cette tentation, nous voyons combien il est libérateur par rapport à l'angoisse de la complexité, de décider, par exemple, comme le font les rogeriens, que le niveau émotionnel a plus d'importance que le sens inconscient du conflit social auquel est confronté un sujet ou un groupe (ou une organisation) et dont il souffre. C'est une réduction de la réalité et un appauvrissement du lien inter humain. C'est pour cette raison que je ne peux accepter la thèse que Barus-Michel a soutenue dans « Sens et souffrance » : il suffit de donner au patient une explication qui donne un sens à sa souffrance pour que celle-ci disparaisse. Si des aspects importants des conflits conscients et inconscients restent ignorés – ou plus, déniés – l'angoisse ne manquera pas de réapparaître malgré l'explication trop partielle que le Sujet (individu, groupe ou organisation) ou le thérapeute se sera temporairement donné de cette souffrance.

Ma première expérience de recherche au sens classique se déroulait dans le cadre du Tavistock Institute à Londres. Cette recherche réunissait 24 pays et concernait la façon dont les managers de deux rangs hiérarchiques, supérieurs et subordonnés, prenaient leurs décisions par dyades et/ou en groupe. La méthodologie mélangeait l'utilisation de questionnaires qui étaient traités statistiquement et les entretiens qualitatifs en groupe pour éclairer le sens des résultats que donnait le traitement statistique de ces questionnaires. Si je mentionne cette recherche c'est parce qu'elle m'a confronté à l'intégration de données dites quantitatives avec des données qualitatives, ce qui était impensable dans la compréhension de la recherche sociologique des années 80 en France. Le pragmatisme de mes collègues anglo-saxons s'accommodait mieux de ces cocktails de facteurs hétérogènes que le purisme théorique de mes amis lacaniens d'alors. Mais les meilleurs d'entre-eux sont eux-aussi entrés dans la complexité

Pour comprendre la nature complexe du lien interhumain nous avons à affronter une situation comparable : des éléments d'ordre psychique, des données émotionnelles, des informations neurobiologiques, des connaissances objectives d'ordre sociologique doivent être intégrées pour comprendre et agir sur la complexité du lien inter humain

Nos étudiants comme nous l'avons été nous-mêmes et nous le sommes encore parfois – même si de longues années de patience dans les groupes ou sur le divan nous apprennent à attendre le surgissement de la compréhension après les périodes plus ou moins longues d'incompréhension, du silence, d'angoisse - , ne manquent pas d'être terrifiés par cette multiréférencialité et cette complexité. Quelle masse énorme de connaissances doit-on acquérir ! Dans la multiplicité et la complexité des informations que partagent nos patients avec nous, sur quel aspect du lien devons-nous porter notre attention ? Derrière ces questions scientifiques viennent les questions cliniques et éthiques. *Primum non nocere*.

Une des difficultés de notre travail avec nos patients tient à la multiplicité des manifestations que partagent nos patients avec nous, qu'elle soit verbales, émotionnelles ou corporelles, et leur complexité. Une angoisse et n'importe quel symptôme contiennent des éléments œdipiens mêlés à des fixations plus archaïques. Certains de nos collègues reichiens affirme péremptoirement : « le corps ne ment pas ! »

Quelle naïveté ! Le corps exprime lui aussi des éléments tellement complexes qu'il faut une observation et l'écoute de plusieurs signes allant des rêves aux sentiments et aux paroles pour comprendre avec une certaine sûreté ce qui s'échange avec nous.

Au premier trimestre 1968, aux éditions Dunod, Max Pagès publie « la vie affective des groupes, esquisse d'une théorie de la relation humaine ». 50 ans ont passé avec leurs joies et leurs souffrances. Comme Zénon le héros de « L'œuvre au noir » qui reste pour moi après ces années le magnifique roman de Marguerite Yourcenar, j'ai passé une longue partie de ma vie à chercher avant tout à comprendre. J'ai eu la chance de vivre une époque où l'Europe était principalement en paix ce qui a donné à beaucoup d'entre nous la possibilité de regarder le monde changer depuis le confort et la sécurité « du haut de la montagne ».

Cependant, plus approche le moment du grand départ, plus l'exigence bien connue de ce moment est celle la vérité. Ainsi lorsque je lis le texte de présentation de mon intervention de ce matin, j'y trouve une synthèse satisfaisante des principales connaissances de mes années d'études et d'expérience en tant que psychanalyste intégratif, en tant que militant de la psychothérapie relationnelle, et je trouve dans la transmission des savoirs et des expériences qui ont été les miennes une forme et une compréhension de ce lien dont l'étude nous réunit aujourd'hui.

Et pourtant c'est en tremblant que j'écris : « le lien fondamental entre les humains ».

Le lien fondamental entre les humains ?

Nous avons célébré il y a quelques jours l'armistice qui mettait fin à la première guerre mondiale : 9,7 millions de soldats tués ; 8,9 millions de civils tués ; en tout 18,6 millions de morts dans un nombre équivalent entre les deux camps, celui des alliés et celui des empires.

La deuxième guerre mondiale fait selon les estimations entre 50 et 85 millions de morts : 20 à 25 millions de militaires dont 3,1 millions en camp de prisonniers ; 40 à 52 millions de civils dont 12 à 20 de maladie ou de famine ; 6 millions de morts de la Shoah ; 1,5

millions de Roms ; 15 000 homosexuels ; on évalue à 2,3 millions de morts les déportés en Union soviétique.

On estime depuis le XVe siècle 50 à 90 millions les Indiens d'Amérique du Nord et du Sud morts tués par les conquérants européens.

On estime entre 200 et 400 millions les noirs déportés dans le commerce triangulaire qui a fait la fortune de nouvelles belles villes : Bayonne, Bordeaux, la Rochelle, Saint-Malo.

On estime à 1,5 millions les Algériens morts des suites de la guerre d'indépendance alors que les soldats français perdaient 15 000 tués au combat et laissaient 65 000 blessés.

La guerre d'Indochine a fait que 900 000 tuées militaires et 150 000 civils.

Une forme moderne du lien inter humain a été récemment caractérisée sous le concept juridique de génocide. Les deux tiers de la population arménienne a été tués entre 1915 et 1917 ; on estime à 800 000 le nombre de Tutsis et de Hutus tués Ruanda en 1994.

Ni ce qu'il se passe entre les pays européens, ni ce qu'il se passe entre les grands blocs économiques mondiaux, ni ce qu'il se passe dans les rapports entre les blocs économiques et politiques dominants et le reste du monde ne nous incite à croire que le lien fondamental humain va prochainement mettre fin aux menaces qui pèsent sur l'humanité.

On a dénombré en 2017 120 conflits armés dans le monde.

Le lien humain ?

J'avais prévu de donner « Retrouver le lien » comme titre à mon intervention. Et je vous disais de belles choses : en mettant la réussite dans l'hyper consommation et dans l'image idéale de soi, la société occidentale est destructrice du lien fondamental entre les humains. La thérapie nous confronte au choix d'un changement de valeurs pour retrouver la conscience du lien. La question du lien – la réalité de son existence

phénoménologique , sa nature, sa conceptualisation dans le domaine de la biologie, de l'éthologie, de la psychologie, de la sociologie – est posée dans les travaux des psychosociologues après la deuxième guerre mondiale par la question du groupe.

Dans leurs interventions qui vont suivre la mienne, mes collègues vont apporter les éléments de savoirs qui illustrent ce que j'ai écrit là.

Pourtant c'est de la honte que j'ai ressenti en relisant ÇA. Comment après tant d'années, après tant de meurtres entre humains, ai-je l'impudence d'écrire cela ? Le lien ? Plus encore : le lien fondamental ? Mensonge ? Illusion ? Bêtise ?

Après une grande crise de désespoir Sisyphe reprend son caillou. Voilà le sens de la suite de la maxime du philosophe Hobbes : « A l'état social, l'homme est un dieu pour l'homme ». Le lien humain est à (re)créer sans cesse. Les traces de son existence à découvrir comme le fait le nourrisson de Winnicott avec le sein dans un créer-trouver permanent.

Mon caillou sisyphien se met à rouler du côté de chez Pagès, je veux dire la psychologie et la psychanalyse.

Le mot lien n'apparaît ni dans le vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis, ni dans le dictionnaire de la Psychanalyse de Roudinesco et Plon, ni dans le dictionnaire international de la psychanalyse d'Alain de Mijolla. Le concept de « lien social » n'existerait donc que chez les sociologues (Philippe Breton, 2000 ; Francis Faruggia, 1993, 1994 ; Pierre Bouvier, 2005 ; Pierre Yves Cusset, 2005 ; Serge Paugam , 2008 ; Philippe Corcuff, 2005).

Le lien social comprend l'ensemble des appartenances, des affiliations, des relations qui unissent les individus ou les groupes sociaux entre eux. C'est ce qui lie entre eux les membres d'une communauté sociale. Cette force varie dans le temps et dans l'espace. On parle de la plus ou moins forte qualité et intensité du lien social que l'on tente de quantifier par des symptômes tels que les divorces, les actes de délinquance, par l'appartenance aux institutions telles que les églises, les syndicats, les partis politiques.

Les grandes manifestations sportives ou musicales conservent la dimension du partage physique du lien. Les réseaux sociaux virtuels donnent pourtant le sentiment d'appartenance à un même groupe alors qu'ils reposent sur la séparation des corps et le partage des idées. Alors que d'un côté on observe une augmentation de l'individualisme, la communication par les réseaux sociaux montre que ceux-ci peuvent être mobilisateurs de puissants affects.

Au plan psychologique, c'est dans l'œuvre de Bion que le concept de lien apparaît : examinant le travail intrapsychique qui se produit dans le cas de certaines personnalités psychotiques, Bion montre que les sentiments et les pensées sont en permanence détruits, empêchant l'intériorisation du bon objet et la création d'un sentiment d'appartenance à un quelconque groupe.

René Kaës a longuement travaillé sur les relations qui existent dans les groupes. Il affirme qu'à côté du lien inter individuel qu'il perçoit dans les relations duelles existantes dans les groupes, il existe un lien commun à l'ensemble du groupe. Alors qu'un psychanalyste classique explique ce lien par un système d'identifications croisées entre les individus ou, comme l'a fait Freud dans *totem et tabou*, par identification à la figure centrale du père, Kaës affirme que le lien groupal est de nature spécifique, qu'il existe dans tous les groupes et qu'il est transversal à chaque individu membre du groupe et d'une autre nature que leur relation d'objet.

Au-delà du « contrat narcissique » dont Castoriadis-Aulagnier situe l'origine dans la matrice psychique avec la mère dans les temps originaires de la psyché et dans l'espace psychique familial, Kaës écrit : « Dans le groupe nous n'avons pas seulement affaire à une altérité en terme de l'Un ou du Deux pour penser l'autre, mais à une altérité plurielle que j'exprime comme le rapport à plus d'un autre. Mon approche du lien dans le groupe fait intervenir le Trois comme facteur qui fait tenir ensemble le lien ». Plus loin encore « Notre travail de penser le lien en tant qu'il est le lieu d'une réalité psychique spécifique ».

Dans les groupes, nombreuses sont les manifestations de ce lien spécifique : même lorsqu'il s'exprime à travers une bipolarité émotionnelle caractéristique sous forme

d'oppositions apparentes, les membres du groupe recherchent jusqu'où ils peuvent expérimenter la limite des ruptures ; lorsque ce mouvement devient conscient et exprimé, on voit apparaître des formes complexes, surprenantes souvent, qui montrent l'existence d'un lien profond. À tel membre du groupe ce jour-là absent : « Sans toi le groupe n'est plus le même ». À tel autre dont les absences sont répétées : « A cause de tes absences, par la façon de ne pas prévenir, de faire comme si nous ne comptons pas pour toi, nous avons le sentiment que le groupe est menacé de mort ».

Kaës décrit ailleurs en quoi consiste le modèle de l'appareil psychique groupal : « J'ai proposé que le groupe, pour se constituer, met en œuvre un « appareil » dont la fonction est d'accomplir un certain travail psychique : produire, associer et transformer les éléments psychiques que les membres du groupe apportent à l'espace commun et partagé qui constitue la réalité psychique DE / ET dans le groupe. L'appareil psychique groupal est irréductible à l'appareil psychique individuel : il n'en est pas l'extrapolation».

Les travaux d'Anzieu ont mis en évidence que dans ce lien spécifique groupal de nature inconsciente se travaille de façon collective la résolution de conflits dont on peut repérer la nature pulsionnelle : il y a des groupes à dominante orale, des groupes à dominante anale, des groupes schizo- paranoïdes etc mais ces conflits inconscients sont travaillés d'une façon que renforce le lien spécifique groupal.

Comme Kaës, je pense que dans le lien groupal nous avons affaire à des alliances inconscientes qui rendent compte de la genèse et des effets de l'inconscient dans les formations et les processus du lien groupal. Qu'elles soient structurantes ou qu'elles dérivent en entraves aliénantes et psychopathologiques, des alliances inconscientes sont le ciment de la matière psychique qui nous lie les uns aux autres. Nous l'observons non seulement dans les groupes à objectifs thérapeutiques mais aussi dans les groupes structurés en organisations productives.

Une autre auteure, O. Avron, fait à partir de son expérience du psychodrame l'hypothèse de ce qu'elle appelle « une pulsion d'inter- liaison ».

Cette pulsion d'Inter liaison répond « à une nécessité structurelle d'ouverture et de transformation des psychés les unes par rapport aux autres ». Sa fonction est d'assurer une première forme de liaison énergétique entre les individus, liaison énergétique qui joue le rôle de soubassement du développement psychique par soutènement réciproque. Selon Avron cette pulsion d'Inter liaison et les pulsions sexuelles sont en rapport conflictuel dans la mesure où leurs finalités sont contraires : la pulsion sexuelle soumise au principe de plaisir reste fondamentalement narcissique alors que la pulsion d'Inter liaison est soumise à la contrainte d'une auto organisation fondamentalement communautaire.

Lorsque Bion utilise le terme de lien, c'est pour montrer que la fonction est plus importante que l'objet (le sein, le pénis, la pensée). Nous connaissons ces patients pour qui l'état amoureux est beaucoup plus important que l'objet d'amour. De plus, les formes que prend le lien - formes toujours limitées - ont moins d'importance que son existence ; Dans le travail thérapeutique la construction de la subjectivité consiste à la fois dans le fait que le sujet assume une place dans le groupe (forme externe du lien), dans le tout psychique du lien qui lui est transversal, mais aussi qu'émerge son être particuliers (avec la forme interne que le lien prend en lui dans ses accommodements entre ses pulsions et son être-avec-dans le groupe). Cet être au groupe n'implique pas uniformité. Il s'exprime au contraire par les multiples écarts par rapport à cette communauté psycho-socio-culturelle qu'est chaque groupe.

Ces écarts peuvent à leur tour devenir morts, c'est-à-dire pétrifiés, être névrotiques, psychotiques, prendre l'apparence d'une pseudo subjectivité lorsque le désir pour l'autre et le désir de soi cessent d'exister, lorsque ce que Kaës appelle « le pacte dénégatif » vient bloquer le pacte énonciatif. En cela mon expérience de la thérapie - la mienne comme celle de mes patients - est un travail avec le lien fondamental comme pulsation permanente de pensées, d'émotions et de chair entre retrait et jaillissement de nouvelles formes venant remplacer les précédentes « dépassées ».

Bion, Kaës, Avron. Je devrais aussi citer Mac Dougall. Les Baranger et leur théorie du champ inconscient commun qui se construit toujours entre l'analyste et son patient, autre symptôme du lien fondamental. Vincent de Gaulejac qui voit dans l'attaque du Lien

humain une des sources de la honte. L'ouvrage que Philippe Grauer et Yves Lefebvre viennent de publier sur la psychothérapie relationnelle. Celui, d'Edmond Marc et de Christine Bonnal sur le groupe thérapeutique. Roland Gori, Tonella et Niewiadomski, tous ces livres nous parlent du lien humain. Mais ce sont surtout les écrits d'Alain Amselek qui me semblent le mieux faire comprendre ce qu'est le lien fondamental que Max Pagès voulait théoriser. Amselek montre quel long et subtil accompagnement de nos patients permet la redécouverte du lien et –entre autre - l'apaisement de nos souffrances partagées.

J'ai trouvé chez le très lacanien Alfredo Zenoni une autre preuve de l'existence du lien fondamental. Reprenant la célèbre distinction du réel, de l'imaginaire et du symbolique, Zenoni montre la différence entre la parole répétitive par laquelle le sujet entretient son illusion que « l'autre (a) va lui donner son supposé savoir », dans le registre de l'imaginaire, et la parole qu'il adresse à l'analyste, l'autre parole, celle de la langue qui le fait entrer dans le champ trans-individuel, trans-psychologique, le champ qui nous rend progressivement humain. Lacan le dénommait « le grand Autre ». La psychanalyse lacanienne l'a trop souvent réduit au seul registre de la parole comme seul vecteur de cette adresse, appauvrissant hélas les phénomènes de sens conscient et inconscient en tant que déterminés par le langage. Notre expérience de la psychanalyse intégrative nous montre que l'accès au sens et à *l'humanité* s'enrichissent plus de la congruence des niveaux socio-mentaux, émotionnels et corporels. La parole seule est insuffisante. C'est dans cette dimension symbolique que le lien humain est aussi profond et puissant, incluant aussi les actes économiques et culturels, ceux que décrit Malinovski.

Pierre est cadre supérieur d'une grande société de Publicité, elle-même membre d'un grand groupe international. « Un ami m'a recommandé de venir vous voir ; j'ai 39 ans ; mes études ont été brillantes, je réussis très bien dans ma vie professionnelle ; je vois bien comment dans ma vie amoureuse je joue le rôle de sauveur, et, bien qu'ayant pris conscience de cela, c'est la troisième fois que je recommence ; je me surveille, mais rien n'y fait. ». Dans les trois séances suivantes, il me donne des informations sur sa famille d'origine en faisant des liens intelligents entre certains éléments de son éducation et les limites, sinon les souffrances de sa vie d'aujourd'hui. A la quatrième séance, il commence par le « Ca m'a fait du bien de parler ! » et reste en silence. Bien sûr je pense à la

classique séance où, les discours bien maîtrisés d'auto-présentation dépassés, une autre parole peut commencer à émerger : « Ah, je ne vous ai pas dit... » ou : « Vous voulez bien m'expliquer le sens de ce rêve ? » ou « Mon corps ? Pourquoi j'ai des colites intestinales depuis mon adolescence ? » MAIS NON. Il reste en silence vingt minutes et l'intensité de son regard sur moi me fait penser : « Surtout, ne répond pas », non pas parce que je crois que la frustration est la seule méthode productive – caricature du psychanalyste classique – mais à cause de l'INTENSITE de son regard.

Et puis il se met à pleurer : « Je m'en fous que vous soyez mon père ou ma mère ou mon connard de polytechnicien de frère aîné ; ou ma sœur anorexique ; bien sûr tout cela est important pour comprendre en partie qui je suis ; mais ce qui est important, c'est que vous soyez là et moi avec vous. Je voyage pour mon job dans le monde entier ; je vois et je fais des choses passionnantes ; mais quel est le sens de ce que je vis ? Si je viens vous voir, c'est pour vous en parler et comprendre pourquoi j'ai pleuré en regardant un reportage d'ARTE sur la Bangladesh dont les habitants voient les moussons dévorer leur terre, et sur la désertification du Sahel, et qu'est-ce que j'y peux, moi, à la souffrance des Gilets Jaunes. Je crois que vous allez m'écouter et m'accompagner à redevenir humain ».

Il est là le lien à l'analyste, le lien humain fondamental. Voilà ce que nos patients nous disent : « C'est pour cela que je m'adresse à vous ; les relations avec mes parents, avec ma famille, mon éducation sociale, les contraintes et les croyances qui mènent ma vie professionnelle, tout cela fait que je ne sais plus où est mon humanité. Je m'adresse à vous par mes paroles, par mes souffrances, mes angoisses, mes incompréhensions de toutes ces répétitions qui jalonnent mon existence. Comment vais-je me retrouver humain avec les humains ? ».

J'avais donné pour titre à l'un de mes premiers articles écrit en 1968 pour la revue « formation permanente » : « Lorsque la formation est une thérapie pour normaux ». Apparemment, il s'agit toujours de la même chose !

Un dernier mot : Avec la catastrophe écologique qui se réalise, il y aura en 2050 trois milliards d'êtres humains qui seront des migrants écologiques. Ou bien nous construisons le lien humain fondamental dont j'ai cherché les signes dans les domaines

que je connais un peu, ou bien nous acceptons cette déclaration honteuse « Qu'est-ce que 800.000 migrants africains pour l'Europe ? » - façon de ne pas dire qu'ils seront NORMALEMENT plusieurs millions sous peu – et que, comme au siècle précédent, c'est par des ventes d'armes et par les guerres que nous empêcherons la construction de l'humanité.

Retrouver le lien humain ? Quel lien ? Mon propos n'était pas de faire un manifeste géopolitique, mais de me pencher sur les raisons d'être ensemble : que nous proclamions notre expérience de PSY, non pas pour être des psys-rustines mais des psys humains.

Bibliographie

- Amselek, A., Le livre rouge de la psychanalyse, Paris, Desclée de Brouwer, 2011.
- Anzieu, D., "L'illusion groupale", Nouvelle revue de psychanalyse, 1971, Le groupe et l'inconscient, Paris, Dunod, 1975.
- Aulagnier, P., La violence de l'interprétation. Le pictogramme et l'énoncé, Paris, PUF, 1975.
- Avron, O., "Pulsion d'interliaison et processus participatifs rythmiques" in Voies nouvelles pour les psychothérapies de groupe, Toulouse, érès, 2013
- Avron, O., La pensée scénique, Paris, érès, 1996.
- Barus-Michel, J. Souffrance, sens et croyances, Toulouse, érès, 2004.
- Baranger, M. & W. La situacion analitica como campo dinamico, in Problemas del campo analitico, Buenos-Aires, Kargiemen, 1969. Rev.franc.Psychanal. 1985.
- Bion, W.-R., Recherches sur les petits groupes, Paris, PUF, 1965.
- Bion, W.-R., "Attaque contre la liaison", in Réflexion faite, 1967.
- Bourdieu, P., La sociologie est un sport de combat, entretien radiophonique, 2002
- Bouvier, P., Le lien social, Paris, Gallimard, 2005.
- Bowlby, J., Amour et rupture: les destins du lien affectif, Paris, Albin Michel, 2014.
- Bowlby, J., Attachement et perte, Paris, PUF, 1978
- Breton, P., Le culte de l'Internet, une menace pour le lien social ?, Paris, La Découverte, 2000.
- Brusset, B., Psychanalyse du lien, Paris, PUF, 2005.
- Corcuff, P., De la thématique du "lien social" à l'expérience de la compassion", Paris,

Pensée plurielle, 2005.

Cusset, P.-Y., Individualisme et lien social, Paris; La documentation française, 2005.

Descartes, R., Le discours de la méthode, Paris, Folio

Farrugia, F., La construction de l'homme social. Essai sur la démocratie disciplinaire, Paris, Syllepse, 2005.

Fourcade, J.-M., avec Lenhardt, V. Les bio-scénarios, Paris, InterEditions, 2007.

Fourcade, J.-M., Les managers français, Roneo, CESA, Jouy-en-Josas, 1996.

Fourcade, J.-M., Les patients limites, Paris, Eyrolles, 2012.

Freud, S., Totem et tabou, Paris, Payot, 1970.

Gaulejac de, V., et Coquelle, C., La part du social en nous, Toulouse, érès, 2017.

Gaulejac de, V., Qui est "Je", Sociologie clinique du Sujet, Paris, Le Seuil, 2009.

Gaulejac de, V., Travail, les raisons de la colère, Paris, Points, 2014.

Gori G. L'individu ingouvernable, Paris, Les liens qui libèrent 2015

Grauer P, Y. Lefebvre., "La psychothérapie relationnelle, Enrick B Editions, Paris, 2018

Hegel, G. W. F., La phénoménologie de l'esprit, 1807, Berlin, Paris, GF.

Kaës, R., "Le pacte dénégatif dans les ensembles intersubjectifs" in Missenard, G., Rosolato, G. Le négatif. Figures et modalités, Paris, Dunod, 2004.

Kaës, R., La parole et le lien, Les processus associatifs dans les groupes, Paris, Dunod, 2005.

Kaës, R., L'appareil psychique groupal, Constructions du groupe, Paris, Dunod, 1976.

Lacan, J., Réel, symbolique et imaginaire" in Séminaire 22, 1974-1975

Lowen,A. Le langage du corps, Paris, Tchou, 1977.

Mac Dougall, J. Théâtre du Je, Paris, Gallimard, 1982.

Malher, M., La naissance psychologique de l'être humain, Paris, Payot, 1980.

Malinowski B. Les argonautes du Pacifique occidental, Paris, Galimard, 1989

Marc, E. et Bonnal C., Le groupe thérapeutique, approche intégrative, Paris, Dunod, 2014.

Mauss M. Essai sur le don, Paris PUF 2012

Mijolla de, A. , Dictionnaire international de la psychanalyse, Paris, Calmann-Lévy,2002.

Niewiadomski, C., Recherche biographique et clinique narrative, Toulouse, érès, 2012.

Pagès M., L'Emprise de l'organisation, avec M. Boneti, V de Gaulejac, D. Descendre, PUF, Paris, 1984.

Pagès, M. La vie affective des groupes, Editions Dunod, Paris, 1968.

Paugam, S., Le lien social, Paris, PUF, Que sais-je ?, 2008.

Pierrakos, J. , Human Energy Systems Theory, New York, Institute for the New Age, 1976.

Rogers, C. Client-Centered Therapy, Its Current Practice, Implication and theory, Boston, Houghton Mifflin, 1951.

Rogers, C., Le développement de la personne, Paris, Dunod, 1966.

Roudinesco, E. et Plon, M., Dictionnaire de la psychanalyse, Paris, Fayard, 2006.

Tonella G. L'analyse bioénergétique Bernard Danilo 2003

Yourcenar, M., L'œuvre au noir, Paris, Gallimard, 1968.

CHRISTOPHE NIEWIADOMSKI

Professeur en Sciences de l'Éducation à l'Université de Lille SHS. Rattaché au laboratoire CIREL (Centre Interuniversitaire de Recherche en Éducation de Lille), Sociologue clinicien et membre fondateur du Réseau International de Sociologie Clinique.

Les nouvelles formes de figurations narratives et leur impact sur le lien social et culturel

L'émergence de la « poésie biographique » au Brésil

Évoquant l'impact biographique des transformations d'une « société des individus » (Elias, 1991) marquée par le fractionnement des appartenances et le développement de l'individualisation des parcours, Delory-Momberger (2009) convoque la notion de *condition biographique* pour indiquer combien cette dernière enveloppe et borde désormais les processus de construction identitaire et de subjectivation d'un individu désormais renvoyé à un destin individuel à propos duquel la dimension biographique et la mise en récit de soi jouent aujourd'hui un rôle social essentiel (Niewiadomski & Delory-Momberger, 2013). C'est dans ce contexte très spécifique que la recherche



biographique se donne pour objet principal d'étudier les processus de construction du sujet au sein de l'espace social et qu'elle porte une attention particulière aux processus de *biographisation*, concept visant à rendre compte du double processus d'individualisation et de socialisation auquel se livrent les individus dans leur activité narrative (Delory-Momberger, 2009). Ainsi, à l'appui de la thèse de l'importance croissante des phénomènes de biographisation et de leurs effets dans la société contemporaine, nous voudrions interroger ici la nature des savoirs que produit l'activité de biographisation et la manière dont la recherche biographique s'attache à les traduire via le recours à

la notion d'*automédialité*. En effet, à la suite d'un colloque organisé à l'université de Bonn en 2006, ce néologisme a été proposé pour rendre compte des transformations qui s'opèrent dans les nouvelles formes de figuration et de production de soi du sujet

contemporain. En effet, loin de se cantonner aux pratiques autobiographiques classiques qui se sont développées depuis le XVIII^{ème} siècle (Lejeune, 1980) l'écriture de soi emprunte aujourd'hui à des supports qui ne se limitent plus à l'écrit mais s'étaye également sur le recours à l'image et à ce qu'il est convenu d'appeler les « nouveaux médias ». Or, l'usage de ces derniers réinterroge aujourd'hui le rapport de soi à soi et le rapport de soi au monde, en tant que le choix du média n'est pas neutre quant aux processus de subjectivation et de « mise en forme de soi » qui vont s'opérer pour l'individu. Béatrice Jongy souligne à ce propos : « loin d'être arbitraire, le choix du média est déterminé par l'expression de soi, de même que toute forme de subjectivité est elle-même déterminée par la matérialité du média. » (Jongy, 2008, p 5). Dans cette perspective, nous voudrions désormais inviter le lecteur à prendre connaissance du récit d'un jeune poète Brésilien, Pedro Gabriel, au travers du regard réflexif que ce dernier a accepté de porter sur son œuvre. Nous avons rencontré cet auteur à l'occasion d'un récent séjour de recherche à Rio de Janeiro et celui-ci a accepté de nous parler de son travail, de ses fondements biographiques et de ce qu'il perçoit de ses effets sur son lectorat.

Eu me chamo Antonio

Le travail de cet auteur, intitulé « Eu me chamo Antônio » (« Je m'appelle Antonio »), consiste à produire de brefs textes et dessins sur des supports minimalistes et éphémères, (des serviettes en papier jetable utilisées dans un bar de Rio de Janeiro), avant de les photographier puis de les placer sur Internet. Depuis quelques années, ce jeune auteur connaît un succès sans précédent au Brésil, puisqu'il est régulièrement suivi par plus d'un million et demi de personnes sur les réseaux sociaux, qu'il se trouve par ailleurs relayé par de nombreux articles de presse, et que ses ouvrages se vendent à plus de 200 000 exemplaires.



Cette popularité, surprenante dans un pays où la poésie occupe une place éditoriale très faible, interroge au-delà des conditions de production narrative et littéraires *off line* et *on line*. Classiquement dévalorisées, sinon méprisées, les productions on line, c'est-à-dire issues de la sphère Internet, n'intéressent généralement guère les milieux académiques et éditoriaux. Or, ce jeune auteur, rapidement sollicité par un éditeur brésilien, réalise actuellement l'un des plus importants succès de librairie du pays.

Dès lors, comment comprendre un tel engouement et surtout que vient-il traduire au-delà de l'œuvre factuelle et du projet de l'auteur ? Afin de tenter de répondre à ces questions, nous avons réalisé un entretien biographique approfondi avec ce dernier que nous avons finalement choisi de reproduire dans son intégralité dans les pages qui suivent. Nous verrons que l'enthousiasme provoqué par l'œuvre de l'auteur paraît devoir autant tenir à la forme de figuration narrative choisie qu'à la nature des processus de subjectivation qu'il fait naître à la fois pour lui-même et pour les autres.

Christophe Niewiadomski.

J'aimerais que tu puisses me raconter plusieurs choses : d'abord, l'histoire de cette aventure littéraire dans laquelle tu es désormais engagé depuis plusieurs années, mais également ce que représente Antonio, le personnage central de ton œuvre, à la fois pour toi et pour le public auquel tu t'adresses. Plus précisément, il semble que ton travail trouve un écho particulièrement important dans la jeunesse brésilienne contemporaine aujourd'hui et j'aimerais savoir ce que tu penses de ce succès et des raisons qui pourraient permettre de mieux comprendre ce phénomène.

Pedro Gabriel.

Depuis mon enfance, j'ai toujours aimé dessiner et écrire, mais je n'avais jamais vraiment trouvé une voie pour transmettre aux autres. Il s'agissait plutôt d'une écriture et de dessins timides que je rangeais dans mes tiroirs. Je n'avais pas honte, mais je ne me sentais pas à l'aise pour les montrer. C'était une période de création individuelle et solitaire qui a persisté assez longtemps. A l'âge de vingt ans, j'ai commencé à écrire des poèmes dans une perspective assez traditionnelle, c'est-à-dire finalement assez proche des normes académiques transmises par l'école. Ce n'était pas très original et finalement assez peu différent de ce que les autres faisaient déjà. Il manquait une identité, un trait

qui me fasse sentir véritablement auteur de mes productions. Par ailleurs, je suis né à une époque où Internet était un phénomène à la fois nouveau et enthousiasmant et, depuis une petite dizaine d'années, je me suis beaucoup intéressé aux réseaux sociaux.

Par ailleurs, avec ma formation de publicitaire, j'ai pu connaître beaucoup de gens qui s'intéressaient à la littérature, au cinéma, à la culture au sens large du terme. Mes études universitaires m'ont ainsi permis de me constituer un monde de référence qui m'a certainement aidé à former ma personnalité et qui a contribué à orienter mes choix. En



résumé, ce que je fais aujourd'hui, c'est-à-dire faire des dessins et écrire des poèmes sur des supports éphémères tels que des serviettes en papier, les photographier pour les placer ensuite sur des plateformes sur les réseaux sociaux, doit beaucoup à cette période de

mon existence. Ce support papier, très fragile, qui jaunit avec le temps, qui s'altère si l'on n'en prend pas soin, m'a intéressé parce que, ce que j'avais compris à l'université, c'est que la forme du discours que l'on souhaite faire passer doit être à la fois précis, concis et se condenser dans un espace réduit. Un titre de revue ou une affiche par exemple, utilisent très peu de mots, mais ces derniers doivent être très soigneusement choisis et utilisés. Je pense que cette formation de publicitaire m'a probablement aidé à penser différemment la poésie. Dans le même temps, j'avais des contacts avec des gens qui dessinaient, et ce monde dans lequel je baignais et qui alliait les mots et le graphisme me convenait parfaitement. Ensuite, je me souviens avoir été employé dans une entreprise qui était assez éloignée de mon domicile et qui avait des liens très étroits avec Internet. Cette entreprise avait en effet placé toute sa force de vente *on line*. Entre ce que j'avais appris à l'université et mon immersion dans cette entreprise, j'ai pu articuler monde extérieur, c'est-à-dire *off line*, et monde Internet, c'est-à-dire *on line*. Même si cette entreprise n'avait pas grand-chose à voir avec la littérature et la poésie, j'ai pu apprendre les bases techniques pour utiliser au mieux les réseaux sociaux. Néanmoins,

si je parle de cette entreprise, c'est moins par rapport à l'acquisition de ces compétences techniques que par rapport à l'importance du trajet que j'étais alors amené à effectuer chaque jour. J'avais en effet à peu près quatre heures de trajet en transports en commun à effectuer et j'avais pris l'habitude d'avoir un petit carnet avec moi sur lequel je prenais des notes afin de rendre ces quatre heures un peu plus productives. J'avais fait un rapide calcul qui montrait que, pour une année, cette période de trajet représentait presque un mois passé assis dans un autobus, souvent prisonnier du trafic et des embouteillages. Mais dans cette situation de passivité, les idées sont plus libres. Cette prise de conscience m'a motivé pour écrire dans la mesure où je me trouvais confronté à un espace temporel et physiquement contraint, mais où je pouvais utiliser l'espace de mon carnet. Je n'avais pas la possibilité d'écrire des textes longs, mais j'avais plutôt recours à des phrases courtes, à des dessins rapides qui s'ajustaient aux mouvements du bus qui ne permettent pas d'avoir un geste très précis. Aujourd'hui, je sais que ces éléments à cette époque de ma vie sont très présents dans ce que je réalise aujourd'hui. Le côté parfois volontairement imprécis de mes dessins, l'analogie entre le format du cahier et les serviettes en papier que j'utilise aujourd'hui... tout ceci m'a aidé à trouver une forme et à préciser une frontière, à disposer d'un corps pour mon texte et à en éprouver les limites.

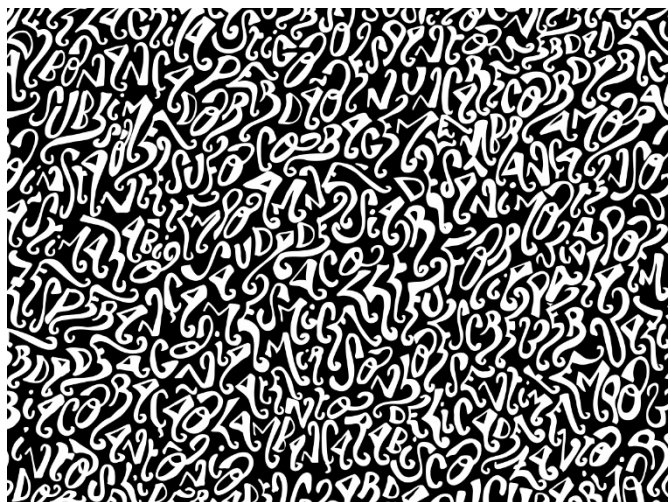
Le travail réalisé sur les serviettes en papier est un effet une manifestation artistique limitée à la fois par le format physique du support, mais également par la créativité de l'individu. Mais, c'est aussi ce qui rend la chose accessible. Une serviette en papier, tout le monde peut en trouver dans n'importe quel bar, dans n'importe quel restaurant. Un feutre noir également. Par ailleurs, pratiquement tout le monde peut avoir accès aujourd'hui aux réseaux sociaux. Il s'agit donc d'un matériel très facile à trouver et n'importe qui peut y avoir accès. Ce qui va différencier mon travail d'un autre, c'est l'histoire que je dessine, c'est ma personnalité. Or, ma forme d'expression, ce n'est pas seulement une phrase, c'est le mariage des mots avec le dessin. J'ai également une forme de calligraphie très particulière et si je ne signe plus aujourd'hui un dessin, les gens reconnaissent mon trait ici, au Brésil. Ma calligraphie est devenue une marque, mais une marque un peu tordue, un peu saoule, car elle est née dans un bar. La couverture de mon premier livre est un labyrinthe de mots et de sentiments. Il s'agit de mots que je place sur le papier de manière aléatoire, en fonction de ce que je ressens au moment où je

dessine. Les gens peuvent alors pêcher quelques mots au fil de la lecture du dessin en fonction de leur humeur du jour. C'est cette calligraphie très caractéristique qui m'a fait connaître au début.

CN. Si je reformule ce que tu dis, peut-on considérer que tu utilises en fait un support éphémère et ordinaire, les serviettes en papier trouvées dans les bars et les restaurants, pour rendre compte de la poésie de ton quotidien et des sentiments qui l'accompagnent ? Est-ce bien cela ? Par ailleurs, outre le fait que ta formation universitaire de publicitaire a contribué à t'apprendre la concision et la précision du propos que tu souhaites adresser à autrui, il semble que le rapport entre la forme et le fond de ton propos s'origine dans un déplacement à la fois physique (les trajets en bus) et métaphorique, dans lequel tu définis un espace de production à la fois biographique et poétique pour t'affranchir du sentiment d'enfermement dans lequel tu te trouves placé et dans lequel l'esprit peut s'évader.

PG. Oui, exactement, c'est tout à fait cela.

CN. Mais alors, ce travail autour du labyrinthe des mots et des sentiments qui t'a fait connaître auprès du grand public, et pour lequel tu indiques qu'il prend racine dans ton humeur du moment, comment expliquer son accueil auprès des lecteurs ?



PG. Ce labyrinthe, c'est finalement tout ce qui vient condenser les mots et les sentiments que j'éprouve à un moment donné dans une même page. Et c'est à partir de cela que je vais pouvoir choisir des mots pour construire mes phrases et mes vers. J'ai commencé cela en 2012 et cette nappe de mots m'aide à me concentrer et à trouver ce que je veux raconter de manière plus précise sur les serviettes. Je crois qu'il est important de préciser que toutes ces serviettes ont été réalisées au même endroit, dans un bar très traditionnel de Rio, le café Lamas. Le matin, j'ai l'habitude de prendre un journal et au fil

de la lecture, les mots qui me sautent à l'œil, je les réécris avec ma calligraphie. Après deux ou trois heures, j'ai un bon paquet de mots qui forment un dessin complexe venant



traduire mon humeur du jour par rapport à ce que j'ai pu lire de la presse. Les mots que je chasse dans les journaux, dans les revues ou dans les livres que je lis, viennent en fait traduire plus ou moins consciemment ce que je pense et ce que je suis à un moment donné. Ce n'est pas quelque chose qui est prévu à l'avance, cela se construit chemin

faisant et sans que j'aie préalablement choisi tel ou tel article de presse par exemple. En fait, ce travail de labyrinthe des mots et des sentiments, c'est à la fois ce que je suis et ce que je lis. J'ai canalisé tout ceci sur un personnage que j'appelle Antonio, mais ce personnage condense ma personnalité, mes références, ce que j'observe autour de moi et ce que je lis. En fait, j'écris au travers de ce personnage, parce que, pendant très longtemps, j'ai été inhibé pour montrer mes poèmes et mes dessins. Le recours à ce personnage, c'est une manière d'être moi sans être moi. Pour mes premiers livres, je signalais très rarement de mon vrai prénom, Pedro. « Eu me chamo Antonio », c'est-à-dire « je m'appelle Antoine », était et reste la signature de mon travail. Au départ, dans les réseaux sociaux, les gens ne savaient d'ailleurs pas s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme, s'il s'agissait d'un groupe de personnes ou d'un individu qui administrait la page sur facebook. Ma photo est sortie avec un article consacré à la sortie de mon premier livre, fin 2013, alors que j'avais déjà plus d'un an de contacts avec mon public sur les réseaux sociaux. En fait, j'ai choisi ce nom parce qu'il fait partie de mon identité. Il s'agit en fait de mon deuxième prénom, mais ni mon père, ni ma mère, ni mes amis ne m'ont jamais appelé Antonio. C'est, encore une fois, une façon d'être moi sans être moi, de me cacher et de me montrer tout à la fois. Le personnage d'Antonio m'a beaucoup aidé à me comprendre moi-même et je crois qu'il y a beaucoup de choses que je n'aurais pas dites ou écrites, si ce n'était à travers cet avatar qui est lu par un peu plus d'un million de personnes chaque jour. Antonio est aussi une manière de me protéger. A l'occasion d'une interview, ici, au Brésil, j'ai eu l'occasion de dire qu'Antonio, c'était en fait moi, mais avec un peu plus de courage pour m'exprimer. Oui, je crois que c'est ça...

En fait, ce succès a été une surprise, parce que le succès n'était pas du tout mon intention au départ. Si j'ai placé ces photos sur Internet, c'était tout simplement parce que j'avais peur que le temps altère ces serviettes de papier, parce que c'est vraiment un matériel très fragile et éphémère. Lorsque j'ai vu que j'avais une trentaine de serviettes dessinées dans mon tiroir, je me suis dit qu'il fallait que je les photographie et que je les place sur un site ou sur un blog pour ne pas les perdre. J'ai alors écrit un blog très simple où je mettais une photo par jour de ces créations et, en très peu de temps, j'ai reçu de nombreux messages de lecteurs inconnus, alors que je n'avais même pas indiqué à mes proches que cette page existait. Et ça, c'est vraiment la puissance d'Internet et des réseaux sociaux, pour le meilleur et le pire parfois d'ailleurs. Mais pour ce qui me concerne, c'est vraiment pour faire passer un message positif avec des sentiments et de la délicatesse. C'est d'ailleurs pour cela je crois que les gens se reconnaissent dans ce travail. Il s'agit de choses simples, de sentiments communs à la plupart des gens et qui sont donc susceptibles de les toucher. Tout le monde a déjà aimé ou perdu un amour, tout le monde a déjà voulu se sentir libre... Ces serviettes touchent le cœur de personnes qui me sont totalement inconnues et le partage qui en a résulté sur Internet a créé un effet « boule de neige » qui n'était pas du tout prévisible. En quelques mois, j'avais vingt mille personnes qui me suivaient chaque jour sur les réseaux sociaux et j'avoue que cela m'a motivé de savoir que, de l'autre côté de l'écran, il y avait des gens qui exprimaient combien ils se trouvaient émus par ce travail. Cela concernait beaucoup de jeunes, parce qu'ils appartiennent à une génération globalement plus connectée que leurs aînés, mais pas exclusivement. En fait, mon travail prenait sens pour les autres et pouvait, selon certains témoignages, changer leur vie. Bien entendu, je n'ai pas changé ma production en fonction de l'audience, ce n'est pas du tout ça. C'est plutôt parce que les gens sentaient qu'il y avait une vérité dans ce que je faisais, que cela m'a incité à poursuivre dans cette voie. Je crois que c'est la raison pour laquelle les gens s'identifient à ce que je fais. Puis, très vite, le public est passé à cent mille, puis deux cent mille et j'ai senti la nécessité de passer sur Facebook parce que c'est plus facile à administrer qu'un simple blog lorsque le public devient aussi nombreux. Cela permet d'avoir des indicateurs fiables sur les personnes qui suivent mon travail. Par exemple, je sais aujourd'hui que dans toutes les grandes villes du Brésil, j'ai un public important. De ce point de vue, Internet constitue un territoire sans frontières et si je n'avais pas placé mes serviettes

sur Internet, je ne crois pas qu'une maison d'édition aurait pu être intéressée. En fait, il s'agit d'un mouvement inverse par rapport aux normes habituelles d'édition.

Généralement, on envoie un livre à un éditeur et on attend la réponse. Dans mon cas, c'était tout à fait différent. Je ne pensais pas que ces serviettes intéresseraient un éditeur, même si certains poètes ou musiciens ont pu faire des brouillons de leurs œuvres sur ce type de support. Mais dans ce cas, il s'agit le plus souvent d'une forme transitoire destinée à garder en mémoire une idée avant de passer sur un support plus « sérieux ». Dans mon cas, c'est très différent, parce que ces serviettes sont la toile finale et non la toile transitoire.

CN. Du coup, ce sont les éditeurs qui se sont intéressés à ton travail du fait du succès que tu rencontrais sur les réseaux sociaux ?

PG. Oui, exactement. Lorsqu'ils m'ont contacté, j'étais un jeune auteur qui faisait de la poésie peu conventionnelle et par ailleurs totalement inconnu des milieux de l'édition. En outre, c'était un phénomène assez inédit au Brésil que des personnes s'intéressent ainsi à la poésie sur les réseaux sociaux. On a l'habitude de dire au Brésil que la poésie ne vend pas. Même les romans ont des difficultés à se vendre ici, parce que les gens lisent peu. Donc, pour un segment aussi marginal que la poésie, la publication est vraiment difficile, même pour les grands noms. C'était donc un pari



de la maison d'édition qui m'a contacté. Un soir, ils m'ont appelé parce qu'ils envisageaient de me rencontrer pour me proposer la publication d'un petit livre d'art populaire, c'est-à-dire accessible au plus grand nombre. De fait, pendant les séances de dédicace, je ne vois pas seulement les jeunes qui suivent mon travail, mais également des personnes plus âgées qui achètent pour elles-mêmes ou qui souhaitent par exemple offrir un livre à leurs enfants ou à leurs petits-enfants. Je crois que mon travail est populaire au sens où il est perçu comme assez universel dans les sentiments et les

valeurs qu'il véhicule. Si chaque serviette fait appel à des jeux de mots et de langage, il reste que la première signification est aisément perceptible par tout un chacun, même s'il existe plusieurs chemins interprétatifs possibles. En fait, il s'agit d'un dialogue entre les références du lecteur et les multiples sens poétiques que l'on peut trouver dans ces serviettes. Certaines phrases peuvent ainsi paraître très simples, et ici, au Brésil, on associe sans doute trop rapidement « simple » et « facile ». Or, une idée simple n'est pas nécessairement facile. C'est parfois même tout le contraire.

CN. Est-ce que l'on peut dire que ce qui fait la force de réception de ton travail, c'est la congruence de ta production ? Ce que je veux dire, c'est que, même si une phrase peut paraître « simple » dans ton travail, elle n'est pas pour autant « facile », au sens où elle est congruente par rapport aux sentiments et aux émotions biographiques qui la fondent. Du coup, l'hypothèse que je formulerais est qu'il existe un rapport étroit entre la forme et le fond dans ton travail qui invite le lecteur à une appropriation singulière d'éléments anthropologiquement partagés.



PG. Oui, parfait. Je pense que c'est exactement cela. Parfois, je pense même que ces serviettes sont une sorte de miroir, comme si le lecteur pouvait se regarder au travers de celles-ci et interroger son existence. D'un point de vie géographique d'ailleurs, je me demande si les gens

qui habitent Rio interprètent les choses de la même manière que ceux qui habitent dans le Nord est ou dans le Sud du Brésil. Si certains jeux de mots que j'emploie peuvent parfois être très cariocas, il reste que je suis sûr que chaque lecteur, indépendamment de son âge, de sa classe sociale, de son lieu de résidence... est susceptible de comprendre au moins l'un des sens que je cherche à transmettre. Ensuite, les choses m'échappent complètement et chacun privilégiera bien entendu sa propre interprétation en fonction de ce qu'il est et de ce qu'il a vécu.

CN. Je voudrais évoquer avec toi quelques éléments quantitatifs relatifs à ton travail. Tu me confiais être suivi aujourd'hui par plus d'un million de lecteurs et tu as par ailleurs publié trois ouvrages avec des ventes qui te situent dans le cercle restreint des deux ou trois auteurs les plus lus au Brésil...

PG. Oui, les chiffres de vente des deux premiers livres montrent qu'ils se sont écoulés à plus de deux cent mille exemplaires. Pour donner un élément de comparaison, dans la littérature « conventionnelle », les auteurs connus au Brésil, hors poésie qui représente un secteur éditorial assez marginal, lorsqu'ils sortent un livre, vont vendre entre cinq mille à dix mille exemplaires. Je me souviens que, pour le premier livre, l'éditeur avait immédiatement tiré à quinze mille exemplaires et je me disais que c'était beaucoup trop.

Pourtant le stock a été très rapidement épuisé et il a fallu faire une réimpression pour répondre à la demande. Contre toute attente, je me suis retrouvé dans les salons littéraires avec les « grands », c'est-à-dire ceux qui ont l'habitude de vendre beaucoup, comme Paulo Coelho par exemple. Ce dernier est bien évidemment mondialement connu, ce qui n'est pas du tout mon cas, mais c'est assez sympa de voir un auteur inconnu, brésilien, d'une certaine manière jeune pour la poésie et qui n'est pas perçu comme une figure « inaccessible » par le public. Quand je vais dans les écoles, les gens disent : oh, c'est un poète vivant... (rires) Je crois que cela aide aussi à ce que les gens s'identifient à mon travail. Pour les réseaux sociaux, si je fais la somme de toutes les personnes, je pense que je suis aujourd'hui plus proche d'un million et demi de personnes.

CN. Par ailleurs, ton travail a fait l'objet d'une cinquantaine d'articles dans la presse sur une période somme toute assez brève.

PG. Oui, en trois ou quatre ans, tous les grands journaux brésiliens ont publié au moins une note sur mon travail, un article a également été publié aux États Unis dans le *Guardian* et j'ai fait quelques interviews télévisées. Néanmoins, je sens qu'un préjugé persiste avec les personnes qui commencent leur travail sur Internet, même si les choses changent. Je pense que la littérature est en train d'évoluer et l'idée selon laquelle les auteurs qui viennent d'Internet feraient un travail plus « facile » que les auteurs plus

« académiques » me semblent avoir vécue. Néanmoins, si de plus en plus de jeunes auteurs montrent leur travail sur Internet, il n’y a pas toujours une identité d’auteur claire dans l’exposition de leur travail et cela concourt à alimenter le discrédit qui accompagne habituellement ces productions dans le monde académique. Par ailleurs, il existe aussi des « chasseurs de likes » qui cherchent avant tout à avoir un maximum de lecteurs comme une fin en soi. Du coup, tout le monde est a priori « mis dans le même sac », alors qu’il ne viendrait à l’idée de personne d’imaginer que tout se vaut dans la production littéraire plus classique. C’est donc compliqué pour la critique de monter en quoi tel ou tel travail sur Internet est différent, parce que de tels préjugés persistent.

CN. Ce que l’on peut souligner cependant, c’est que ces indicateurs quantitatifs que tu donnes à propos de ton travail paraissent attester du fait qu’il ne s’agit pas d’un épiphénomène. Par ailleurs, indépendamment de la matérialité de l’œuvre et de son esthétisme, il me semble que ton travail puise également son succès dans la dimension anthropologique qu’il convoque. En effet, tu indiquais que tout à chacun est finalement susceptible de se retrouver dans celui-ci. Dès lors, dans les mécanismes d’identification de ton lectorat au personnage d’Antonio, qu’est-ce qui, selon toi, permet de comprendre les raisons d’un tel effet ? Par ailleurs, qu’est-ce que ce personnage d’Antonio vient traduire des évolutions identitaires de la jeunesse brésilienne contemporaine ? Plus précisément, y-a-t-il une inspiration et des aspirations perceptibles chez Antonio et dans lesquelles cette jeunesse contemporaine pourrait se retrouver ?

PG. A mon avis, ce qui a créé cette identification assez forte dont mes lecteurs témoignent, c’est que les gens se trouvent bombardés chaque jour par un flux d’information considérable. Celles-ci sont plus ou moins précises, parfois violentes. Bref, les personnes se trouvent en permanence soumises à une forme de violence liée à cet excès d’informations et elles n’ont finalement pas la possibilité d’approfondir ou de prendre de la distance. Antonio, je crois, introduit une dose de délicatesse dans ce chaos informationnel et dans la confusion du quotidien. Les gens qui me suivent, s’ils ont vu



une scène violente dans la rue, s’il se sont bagarrés au travail, ou s’ils sont tout simplement

tristes ce jour-là..., savent que, s'ils entrent sur ma page, ils vont trouver des mots de poésie et de tendresse et non des photos racoleuses, des gros mots ou des insultes. Du coup, la poésie et la simplicité ont un effet apaisant, je crois, car les gens s'aperçoivent qu'une idée simple peut avoir une dimension très profonde. Je crois que la poésie a encore un espace dans notre société. Dans le même temps, c'est un peu étonnant, car si l'on analyse les choses froidement, mon travail présente tous les éléments pour ne rencontrer aucun succès : des petites serviettes en papier, des phrases courtes, des dessins imprécis, des photos de basse résolution provenant d'un téléphone portable, un auteur inconnu, brésilien de surcroît, de la poésie... et pourtant je me retrouve dans les salons littéraires au milieu des auteurs qui vendent le plus. En outre, à l'heure où tout le monde utilise le clavier pour écrire, j'utilise des feutres et j'ai recours à un travail finalement très manuel. Tout ceci dans l'un des plus anciens cafés de Rio, le Lamas, où je sais exactement le temps qu'a pu me prendre chaque production. En fait, j'ai connu ce café, parce qu'il se situe à égale distance de l'arrêt de bus et de ma maison. Donc, tous les jours en rentrant du travail, je m'arrêtais dans ce bar. Un jour, j'avais oublié mon cahier, celui avec lequel je me promenais dans le bus, et le seul support que j'aie trouvé ce jour-là pour écrire, c'était une serviette de ce bar. J'ai ensuite pris l'habitude d'écrire sur ce support...

CN. Si je comprends bien, tu considères que la jeunesse brésilienne d'aujourd'hui éprouve un sentiment d'inconfort profond, lié en particulier à l'accélération du temps et à un contexte de surinformation chaotique. Peut-on dire que ton travail est perçu par tes lecteurs comme susceptible de réintroduire un peu d'humanité dans un monde justement perçu comme déshumanisé ?

PG. Oui, je pense que mon travail permet sans doute de « ré enchanter » un peu le monde pour mes lecteurs. En réfléchissant, il me semble par ailleurs que le format de mes livres, assez petit par rapport au format traditionnel, facilite

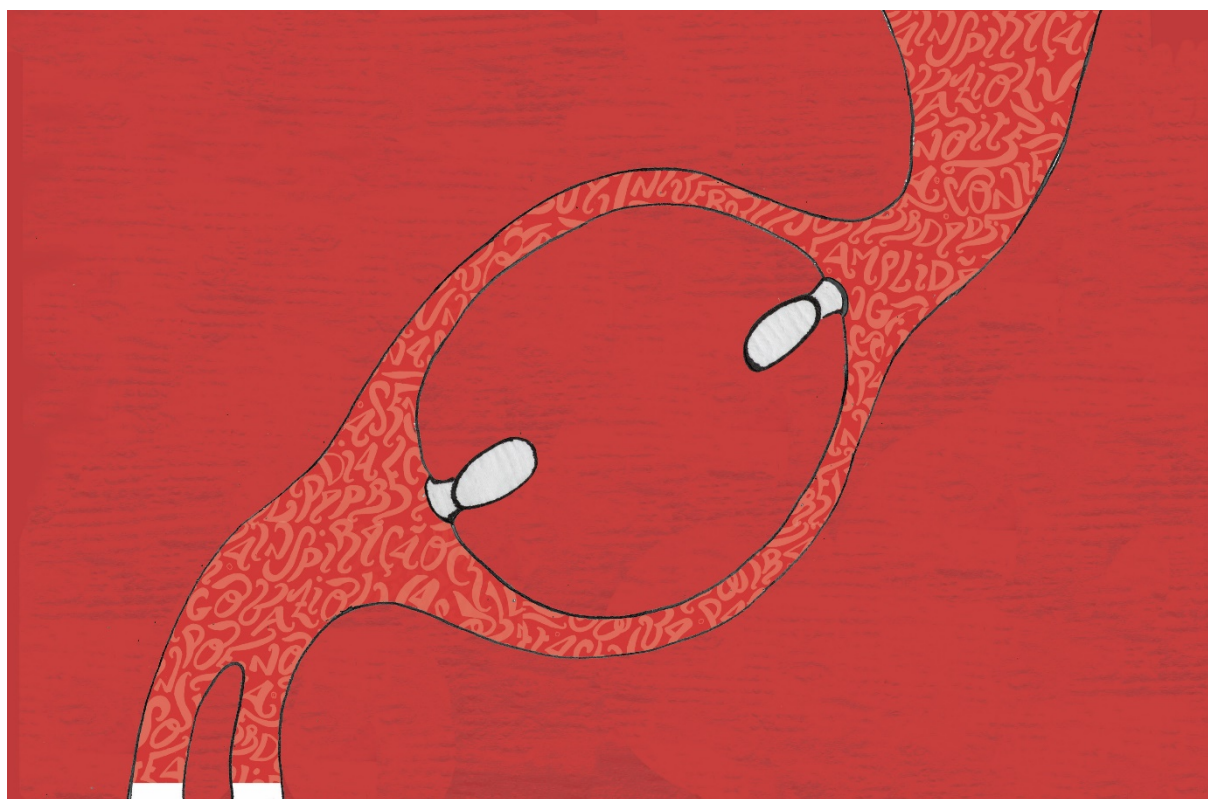


le fait que les personnes peuvent aisément les emmener partout, dans un sac, une poche de bermuda, etc. En outre, ils peuvent également avoir accès à mes productions via leur téléphone portable. Même si les gens sont debout dans le métro ou dans le bus, ils peuvent consulter ces phrases courtes et ces dessins très facilement sans qu'il soit nécessaire de s'abstraire tout à fait de son environnement immédiat comme c'est parfois le cas avec un roman. Je crois qu'il s'agit en fait d'une expérience de lecture différente. Et puis, il y a également le dialogue qui s'instaure avec les lecteurs sur les réseaux sociaux. Par exemple, lorsqu'un jeune lecteur échange avec moi à propos de l'une de mes serviettes, je n'hésite pas à lui indiquer les poètes qui m'ont influencé. Il me semble que c'est important, parce qu'il est possible que ce jeune, pour de multiples raisons, n'ait jamais eu accès à la poésie brésilienne contemporaine. Je joue ainsi le rôle de « porte d'entrée » ou de « passerelle » pour de nombreux jeunes qui découvrent ainsi un nouveau monde. Peut-être est-ce d'ailleurs lié à ma propre expérience de la lecture. Plus jeune, je me souviens avoir beaucoup aimé la lecture de la poésie, parce que quelques vers peuvent parfois condenser une idée avec une force illustrative extraordinaire, tel le cas des haïkus japonais par exemple. Pour ma part, je n'applique pas à mon écriture le rythme très spécifique des haïkus, mais j'ai découvert que tenter de resserrer une idée dans un vers est tout aussi complexe que d'écrire un long poème.

CN. A propos de l'impact de ton travail auprès des lecteurs, que disent les articles parus dans la presse Brésilienne ?

PG. Très souvent, les journalistes sont assez descriptifs et évoquent avant tout l'idée de « poète Internet » ou de « poète visuel », mais ils ne vont guère plus loin que cette association entre mon travail et le support médiatique des réseaux sociaux. Ils n'approfondissent généralement pas la dimension identitaire de ce travail et ils ne parlent pas de « l'effet miroir » que nous évoquions tout à l'heure. Néanmoins, deux ou trois articles d'universitaires au Brésil vont dans le sens d'une rupture littéraire au sens où mon travail commence en *off line*, c'est-à-dire en dehors du monde Internet pour aller ensuite dans le monde *on line* et sort à nouveau en *off line* avec mes livres. Il s'agit donc d'un cycle *off line* - *on line* - *off line*, mais je rencontre régulièrement des difficultés avec les journalistes pour montrer que mon travail n'est pas réductible au support de

socialisation médiatique *on line*. Reste qu'Antonio, à partir de ma propre histoire, parle avec un public très diversifié et qui peut s'identifier à cette histoire.



CN. Est-ce que ce travail de production que tu évoques pourrait être rapproché des phénomènes de *biographisation*, terme que nous utilisons dans le champ de la recherche biographique ? Plus précisément, te semble-t-il que l'appropriation du support d'expression artistique que tu mobilises actuellement avec les serviettes te permet de mettre en forme ton vécu et ton expérience biographique en vue de la partager ? En outre, à la congruence et à la simplicité (et non la facilité) que nous évoquions tout à l'heure et qui accompagnent ton message, s'ajoute le fait que cette histoire que tu partages avec d'autres produit des effets de résonnance que ne cessent d'attester les contacts que tu as avec tes lecteurs.

PG. Oui, c'est juste... Mais, le terme de *biographisation* est vraiment très intéressant, car il comporte le syntagme « graphie ». Or, dans ce travail, il s'agit bien pour moi de dessiner une forme qui vient traduire ce que je suis. Antonio est finalement le personnage d'un roman qui est en train d'être écrit, mais également vécu. Dès lors, peut-

être que la première personne à s'identifier à ces serviettes que je produis, c'est finalement moi-même, comme si chaque serviette constituait en fait une tentative de redessiner mon expérience et tout ce que je n'ai pas pu dire et qui ne cesse d'affleurer dans mon existence. Ensuite, si cette vie finalement très « ordinaire » que je raconte trouve effectivement un écho chez les autres, c'est peut-être justement parce qu'elle est ordinaire et que les gens s'y retrouvent facilement. Peut-être également que si les gens se reconnaissent avec tant d'intensité dans mon travail, c'est peut-être aussi qu'ils se sentent reconnus dans cette écriture de la vie...

Automédialité, construction de savoirs et pouvoir d'agir

Ce récit, illustré de quelques productions graphiques de l'auteur, pourrait presque se suffire à lui-même, en tant qu'il vient parfaitement témoigner de l'importance des processus de subjectivation et d'automédialité que la recherche biographique se donne pour projet d'étudier. En effet, l'on voit très bien ici combien la dialectique du « montré-caché » qui s'élabore entre l'auteur et son personnage permet au premier de s'exposer tout en se préservant, de combattre ses inhibitions, sa pudeur et sa timidité, pour finalement pouvoir exister plus librement en tant qu'auteur et finalement sujet.

Jouant adroitement du « je est un autre » évoqué par Rimbaud, l'auteur explique se reconnaître, et sans doute se construire, dans une activité de symbolisation poétique lui permettant par ailleurs de donner sens à un réel perçu comme chaotique, car traversé par le contexte de surinformation et d'accélération du temps qui caractérise la modernité avancée. Ce faisant, l'auteur produit des textes et des images qui le représentent, le réfléchissent et le façonnent à l'occasion d'une transaction entre intériorité et extériorité venant l'instaurer en tant que sujet. Pour Christine Delory Momberger, qui interroge les liens entre intimité et image, « on peut considérer que la faculté à produire des images renvoie à un rapport à soi qui passe forcément toujours par une extériorité. Je comprends ce qui m'arrive lorsque je projette hors de moi les choses qui m'ont affecté, *é-mu*, je me tiens devant elles pour qu'elles puissent à nouveau revenir vers moi et faire sens pour moi. » (Delory Momberger, 2017)

Cependant, au-delà de cette extériorisation médiale d'une intériorité qui cherche à se dire, quels types de savoirs et quelle puissance d'agir produisent cette mise en scène et cette production de soi que nous propose Pedro Gabriel ?

Concernant le registre des savoirs, il nous semble que les travaux de Lerbet (1992) dans le domaine de l'andragogie peuvent contribuer à éclairer ce premier point. L'auteur, s'appuyant sur les travaux de Legroux (1981), distingue en effet « savoirs du dehors » et « savoirs du dedans » afin de relativiser le poids de la logique du « tout école » centrée sur l'acquisition par trop univoque des savoirs formels. Dans cette perspective, les « savoirs du dehors », théoriques et abstraits, proches des savoirs dispensés par l'institution scolaire et universitaire, sont considérés comme nécessaires à l'activité cognitive et sociale du sujet, mais ne peuvent cependant être pensés sans le recours à la construction d'autres types de savoirs dans lesquels le sens procède avant tout de l'expérience biographique et de la construction de l'autonomie du sujet. Ainsi, les « savoirs expérientiels », issus des pratiques sociales et professionnelles de l'acteur social, se lient avec les savoirs théoriques de ce dernier afin de lui permettre d'agir dans le monde. Pour Malglaive (1990), ces savoirs d'expérience, que l'on pourrait également appeler « savoirs en usage », se déclinent sur plusieurs registres étroitement articulés les uns aux autres : les « savoirs procéduraux » portent sur les manières d'agencer les procédures, les « savoirs pratiques » renvoient au déploiement de l'activité de l'acteur social, alors que les « savoir-faire » imprègnent les manifestations pratiques de ses actes.

Mais, une autre dimension du savoir, particulièrement liée à l'activité biographique du sujet, se trouve également convoquée dans la construction de la connaissance de celui-ci. Il s'agit des « savoirs existentiels » qui vont très profondément impliquer l'identité du sujet et venir traduire la manière dont il s'oriente dans l'existence à partir de son positionnement éthique et de ses valeurs principielles. Or, la spécificité de ce type de savoir est de convoquer chacun d'entre nous à une place d'autant plus singulière qu'elle nous invite à construire notre propre normativité existentielle. Pour de Villers (1994, p.59), c'est ce registre qui va permettre « *de rendre possible l'émergence d'un sujet de désir, capable de prendre des initiatives qui lui permettront de s'accomplir comme personne dans l'estime de soi, la sollicitude pour autrui et le respect des institutions quand elles servent la justice* ». Dès lors, à côté de la nécessité d'intégrer des savoirs théoriques et pratiques (afin d'exercer un métier par exemple), notre expérience humaine nécessite

la mobilisation d'une dimension éthique de notre engagement dans le monde, souvent largement méconnue, mais que le travail de biographisation permet de mettre au jour.

Or, c'est à ce point précis que la réception du travail de subjectivation biographique et d'automédialité de Pedro Gabriel force l'attention en venant s'articuler avec les dimensions individuelles et collectives d'un renouvellement du pouvoir d'agir. En effet, outre le fait que son travail s'inscrit dans une nouvelle tendance littéraire, l'écriture visuelle, dans laquelle typographie, dessins et photos sont intégrés au texte, l'auteur ne dessine pas simplement ici des mots, mais également des *maux* auxquels tout un chacun est susceptible de s'identifier. En ce sens, si ce travail offre au lecteur une figuration extériorisée de l'intime, au travers la mise en image d'un vécu singulier venant donner forme et consistance matérielle aux « savoirs du dedans » précédemment évoqués, il évoque également l'engagement éthique de l'auteur dans le monde et la prise en main de son existence. En effet, dans cette activité médiale, l'auteur biographie son existence et lui donne forme, à la fois pour se connaître, mais également pour permettre à autrui de se reconnaître dans le mouvement de construction de ses savoirs existentiels. Plus encore, il nous semble que l'auteur convoque ici une posture éthique susceptible d'être partagée, concourant ainsi à « faire société » avec le lecteur auquel il s'adresse. Dès lors, si le succès d'audience de l'auteur semble venir attester d'une identification forte du public au personnage d'Antonio, l'on perçoit ici toute l'importance des effets de collectivisation du récit. En ce sens, la belle phrase du philosophe trouve ici son actualité : « Chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition » (Montaigne, 1595). Ce travail de biographisation automédial et sa large diffusion auprès du public, participe ainsi de la mise en œuvre des conditions d'un partage identificatoire de la jeunesse brésilienne contemporaine au bénéfice d'une puissance d'agir collective que l'on espère susceptible de contourner les effets délétères d'une société de « l'entre soi » et de l'hyperconsommation (Moati, 2016). Au final, les contours de cet espace des possibles que dessine Pedro Gabriel participe, à notre sens, des conditions renouvelées d'un « vivre-ensemble » et d'un éventuel « ré-enchantement » possible du monde.

Références bibliographiques

Bauman Z. (2000), *Liquid modernity*. Cambridge: Polity press.

- Delory Momberger C. (2009), *La condition biographique. Essai sur le récit de soi dans la modernité avancée*. Paris : Téraèdre.
- Delory Momberger C. ; Niewiadomski C. ; (dir.) (2009), *Vivre – Survivre. Récits de résistance*. Paris : Éditions Téraèdre. Collection (Auto)biographie ∞ Éducation.
- Delory Momberger C. (2017) *De l'intime à l'image : un écart entre intériorité et extériorité*.
- Elias N. (1991), *La société des individus*. Paris : Fayard.
- Gabriel P. (2013), *Eu me chamo Antonio*. Sao Paulo : Editora Intrínseca.
- Gauchet M. (1985), *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris : Gallimard.
- Giddens A. (1994), *Les conséquences de la modernité*. Paris : L'Harmattan.
- Jongy B. (dir.) (2008), *L'automédialité contemporaine. Revue d'études culturelles*, N° 4. Université de Bourgogne.
- Legroux J. (1981), *De l'information à la connaissance*. Paris : UNMFREO, Mésonnances.
- Lejeune P. (1980), *Je est un autre*. Paris : Seuil.
- Lerbet G. (1992), *L'École du dedans*. Paris : Hachette.
- Malglaive G. (1990), *Enseigner à des adultes*. Paris : PUF.
- Moati P. (2016), *La société malade de l'hyperconsommation*. Paris : Odile Jacob.
- Montaigne M. (de) (1979), [1595] *Les Essais*. Livre III. Paris : Garnier Flammarion.
- Niewiadomski C. (2010), L'approche biographique de l'écriture. Les apports de la sociologie clinique. *Revue Recherche et Formation* n° 63. pp. 91-104.
- Niewiadomski C. ; Delory Momberger C. (dir.) (2013), *La mise en récit de soi*. Lille : Presses universitaires du Septentrion.
- Niewiadomski C. (2012), *Recherche biographique et clinique narrative*. Toulouse : Erès.
- Stiegler B. (2006), *Réenchanger le monde : la valeur esprit contre le populisme industriel*. Paris : Flammarion.
- Taylor C. (2002), *Le malaise de la modernité*. Paris : Cerf.
- Trekker A.-M. (2006), *Les mots pour s'écrire. Tissage de sens et de lien*. Paris : L'Harmattan.
- Villers G. (de) (1994), « Éthique des pratiques de formation », in : *Revue Éducation Permanente*, n° 121.

GUY TONELLA

Docteur en Psychologie Clinique et en Psychologie du Développement et titulaire d'un DES de Psychophysiologie. Il est également Psychothérapeute Analyste Bioénergéticien, membre du Collège Français d'Analyse Bioénergétique (CFAB) et membre de la Faculté de l'Institut International d'Analyse Bioénergétique (IIBA)

Les traumas de l'attachement sous le regard des neurosciences : Perspectives thérapeutiques

C'est sous le regard des neurosciences que je développerai en première partie le thème du lien d'attachement puis en seconde partie le thème du trauma de l'attachement engendrant un stress post-traumatique pouvant persister la vie durant, à moins que nous ne le traitions en psychothérapie. Je présenterai alors en troisième partie les perspectives de traitement des traumas de l'attachement.

LIEN D'ATTACHEMENT ET LIEN SOCIAL

D'un point de vue clinique, la théorie de l'attachement de J. Bowlby constitue un pas gigantesque dans la compréhension de la relation mère-bébé et, au-delà, de toute relation, incluse la relation thérapeutique :

- Holmes (1995¹) a défini le lien d'attachement comme ensemble de connexions émotionnelles réciproques unissant intimement le bébé et sa mère, et, au-delà, toutes personnes en général, thérapeute et patient en particulier.
- Ainsworth (1989²) a développé le concept de « base de sécurité », la mère, figure d'attachement principale, constituant, pour le bébé, sa base de sécurité. Fort de ce sentiment de sécurité, l'enfant pourra de plus en plus activer son système d'exploration de l'environnement.

¹ HOLMES J., 1995, Something there is that doesn't love a wall, John Bowlby, Attachment Theory and Psychoanalysis, *Attachment theory: Social, developmental and Clinical Perspectives*, S. Goldberg, R. Muir, J. Kerr (Eds.), The Analytic Press, London, 19-43.

² AINSWORTH M., 1989, Attachment beyond infancy, *American psychologist*, 44, 709-716.

Les premières relations d'attachement du bébé sont à l'origine du développement des futurs liens sociaux (Porges, 2004³, 2005⁴). Correctement régulées par la figure d'attachement, elles facilitent le développement du cortex orbitofrontal du bébé responsable de l'autorégulation de sa propre activité physiologique (Schore, 1994⁵, 2003⁶) ainsi que de l'autorégulation de sa relation à l'environnement (Bowlby, 1973⁷, 1980⁸ ; Hofer, 1984⁹ ; Schore, 1994¹⁰ ; Beebe et Lachman, 1994¹¹ ; Siegel, 1999¹², Fonagy et al., 2002¹³).

D'un point de vue neurobiologique, l'instinct d'attachement et le lien social sont sous le contrôle régulateur de la branche parasympathique ventrale du système nerveux autonome . En effet, la théorie polyvagale de Porges (2011¹⁴) dote le nerf vague parasympathique de deux branches organisées hiérarchiquement (branche ventrale et branche dorsale), régissant, en compagnie du système sympathique, nos réponses neurobiologiques et comportementales aux stimuli de l'environnement :

- La branche parasympathique ventrale du nerf vague est au service de la relation sociale et est corrélée à la zone d'activation optimale ;
- Le système sympathique est au service d'un déclenchement rapide de l'action motrice, voire à une réponse d'attaque ou de fuite et est corrélé à la zone d'hyperactivation ;

³ PORGES S.W., 2004, Neuroception: A subconscious system for detecting threats and safety, *Zero to Three*, opus cité.

⁴ PORGES S.W., 2005, The role of social engagement in attachment and bonding: A phylogenetic perspective, opus cité.

⁵ SCHORE A., 1994, *Affect regulation and the origin of the self: The neurobiology of emotional development*, opus cité.

⁶ SCHORE A., 2003, *Affect regulation and the repair of the self*, trad. fr., 2008, La regulation affective et la reparation du Soi, Montréal: Editions du CIG.

⁷ BOWLBY J., 1973, *Attachement et perte : la séparation, angoisse et colère*, 1978, Paris : PUF.

⁸ BOWLBY J., 1980, *Attachement et perte : la perte, tristesse et dépression*, 1984, Paris : PUF.

⁹ HOFER M.A., 1984, Relationships as regulators: A psychobiologic perspective on bereavement, *Psychosomatic Medicine*, 46, 183-197.

¹⁰ SCHORE A., 1994, *Affect regulation and the origin of the self: The neurobiology of emotional development*, Hillsdale: Erlbaum.

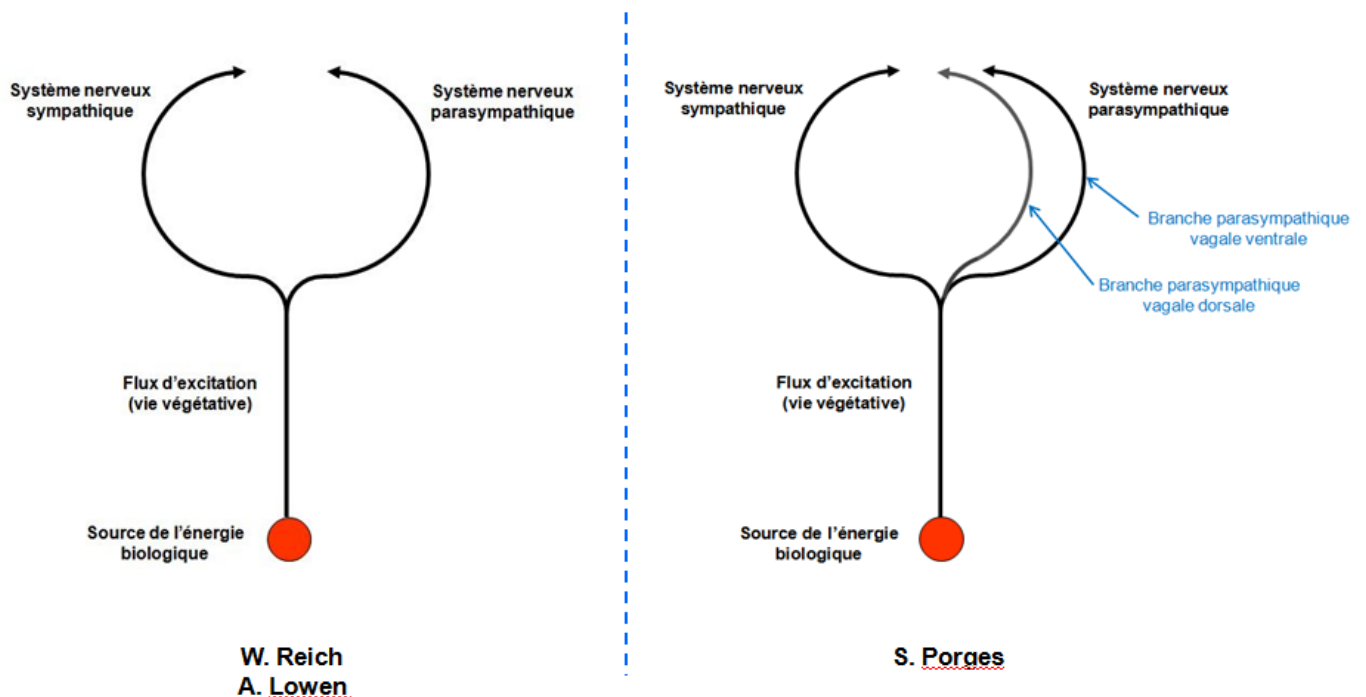
¹¹ BEEBE B. & LACHMAN F., 1994, Representations and internalization in infancy: Three principles of salience, *Psychoanalytic Psychology*, 11, 165.

¹² SIEGEL D., 1999, *The developing mind*, opus cité.

¹³ FONAGY P., GERGELY G., JURIST E. & TARGET M., 2002, *Affect regulation, mentalization, and the development of self*, New York: Other Press.

¹⁴ PORGES S.W., 2011, The polyvagal theory: neurophysiological foundations of emotions, attachment, communication, and self-regulation, New York: W.W Norton & Company.

- La branche parasympathique dorsale du nerf vague est au service des comportements de défense primitifs, voire d'immobilisation (comme « faire le mort ») et est corrélée à la zone d'hypoactivation.



Le système nerveux autonome

Le schéma suivant montre les zones d'activation physiologique correspondant à chacune des branches du système nerveux autonome :

Zone d'hyperactivation Physiologique	2 – Réponse d' « attaque ou fuite » <i>sympathique</i>
Zone d'activation optimale (Marge de tolérance)	1 – Réponse de « connexion sociale » <i>vagale ventrale parasympathique</i>
Zone d'hypoactivation Physiologique	3 – Réponse d' « immobilisation » <i>vagale dorsale parasympathique</i>
Zones d'activation Neurobiologique (Corrélations entre les zones d'activation et la hiérarchie polyvagale)	

LES TRAUMAS DE L'ATTACHEMENT

Un trauma de l'attachement survient lorsque, durant les deux premières années de la vie, le système d'attachement mère-bébé ne peut remplir sa double fonction :

- 1) d'apporter de la sécurité à l'enfant
- 2) de réguler son métabolisme et son système nerveux autonome.

Des dysfonctionnements apparaissent alors, se manifestant sous forme de l'une de ces trois réponses (Schore, 1994¹⁵ ; Levine et Frederick, 1997¹⁶ ; Ogden et al., 2006¹⁷) :

- 1) la réactivité émotionnelle par hyperactivation du système nerveux autonome (Bowlby, 1969¹⁸, l'appelait « réponse de protestation »),
- 2) la dissociation par hypoactivation du système nerveux autonome (Bowlby, 1969¹⁹, l'appelait « réponse de désespoir »),

¹⁵ SCHORE A., 1994, *Affect regulation and the origin of the self: The neurobiology of emotional development*, Mahwah, NJ:Erlbaum.

¹⁶ LEVINE P. & FREDERICK A., 1997, *Walking the tiger: Healing trauma*, opus cité.

¹⁷ OGDEN P., MINTON K., PAIN C., 2006, *Trauma and the body, a sensorimotor approach to psychotherapy*, W. W. Norton & Company, New York.

¹⁸ BOWLBY J., 1969, *Attachement et perte*, Vol. 1 : L'attachement, PUF, Paris, 1978.

Ces réponses s'établissent très tôt dans la vie. Elles s'impriment dans un cerveau en maturation, notamment au niveau du système limbique (Schore, 1996²⁰, 1997²¹, 2001²² ; Matsuzawa et coll.²³, 2001) et sont encodées en mémoire procédurale de manière durable. Elles fonctionnent alors en tant que procédures d'autorégulation efficaces bien que pathogènes (Siegel, 1996²⁴), perturbant le développement ultérieur du cortex orbitofrontal responsable des états de conscience corporels, régulateur des états émotionnels, et responsable de leur élaboration en représentations mentales. Ces procédures d'autorégulation pathogènes, imprimées dans la structure, se convertissent en mécanismes biologiques et se manifestent sous forme de « traits » de personnalité (Perry et coll., 1995²⁵).

Le caractère oral

A cause de l'insuffisance des interactions sensorielles ou émotionnelles mère-bébé (cette mère pouvant être dépressive ou préoccupée), l'enfant cherchera à attirer l'attention de sa mère, seule stratégie à sa disposition pour tenter d'apaiser son angoisse de perte ou de séparation. Il hyperactive son système d'attachement en posant les deux pieds posés *sur l'accélérateur sympathique*, ce qui se traduit par une constante hyperactivation émotionnelle et psychique.

19 BOWLE	Zone d'hyperactivation	2 – Réponse d' « attaque »
20 SCHOR	Physiologique	(protestations) sympathique
cortex an		
21 SCHOR		
Moskowi		
psychothe		
22 SCHOR		
dissociati		
23 MATSU	Zone d'activation optimale	1 – Réponse de « connexion sociale »
changes d	(Marge de tolérance)	vagale ventrale parasympathique
24 SIEGEL		
25 PERRY	Zone d'hypoactivation	3 – Réponse d' « immobilisation »
neurobio	Physiologique	vagale dorsale parasympathique
Infant Me		

L'adulte, prisonnier de ce système d'accélération constant et épuisant, sera plus tard sujet à une vitalité de faible intensité, à une certaine hypotonicité, à une anxiété permanente, à une tendance dépressive et à la dramatisation permanente.

Le caractère schizoïde

A cause des fréquentes réponses de rejet et d'hostilité de la part de sa mère (pouvant avoir été une enfant maltraitée ou traumatisée), l'enfant désactive son système émotionnel : il entre dans un état de dissociation et de repli affectif, manifestant une hypoactivation émotionnelle. Il grandit avec *les deux pieds posés sur le frein parasympathique dorsal*.

L'adulte

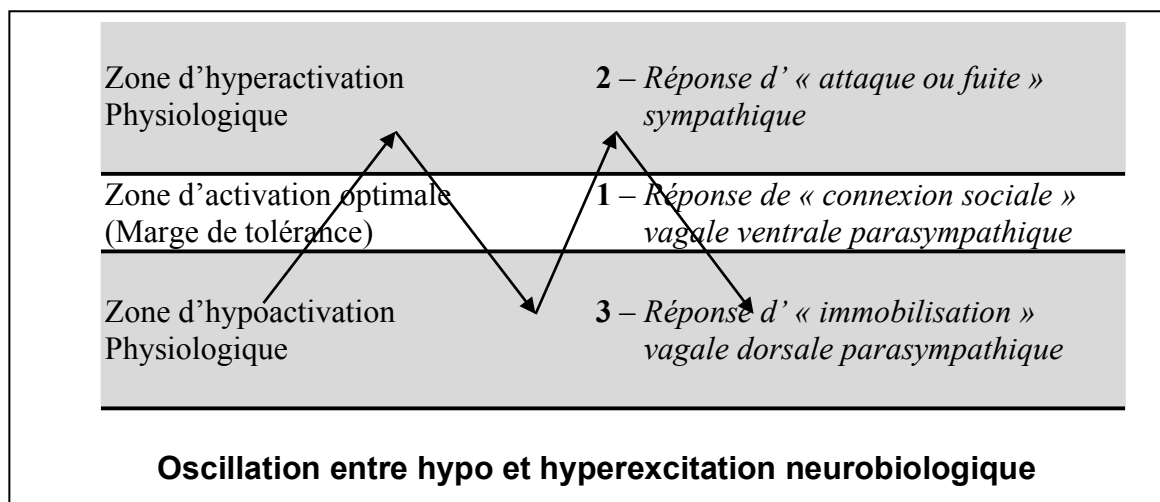
Zone d'hyperactivation Physiologique	2 – Réponse d' « attaque » (protestations) sympathique
Zone d'activation optimale (Marge de tolérance)	1 – Réponse de « connexion sociale » vagale ventrale parasympathique
Zone d'hypoactivation Physiologique	3 – Réponse d' « immobilisation » vagale dorsale parasympathique
Stratégie d'hypo-activation neurobiologique	

prisonnier de ce système de freinage constant, dissocié de ses informations corporelles, sera privé de conscience somatosensorielle, n'habitera pas son corps, ne manifestera que très peu d'émotions, hyper-investissant la fonction mentale, imaginaire ou rationnelle.

L'état limite

En réponse à une figure instable, imprévisible et parfois hostile, et à un environnement inconstant et parfois maltraitant, la dysrégulation de l'enfant est caractérisée par une oscillation instable entre l'hyperactivation (sympathique) et l'hypoactivation (parasymphatique dorsale). Il grandit en posant *alternativement un pied sur le frein (parasymphatique dorsal) puis l'autre sur l'accélérateur (sympathique)*. Cette dysrégulation provoque une désorganisation psychique et une désorientation relationnelle.

L'adulte présente plus tard une désorganisation-désorientation psychique et relationnelle, avec une faible capacité à se contenir, alternant les états paradoxaux de retrait puis d'hyperactivité.



LE TRAUMA ET LES RÉPONSES THÉRAPEUTIQUES

« Les symptômes traumatiques ne sont pas causés par l'évènement lui-même. Ils surgissent quand l'énergie résiduelle de l'expérience n'est pas déchargée du corps. Cette énergie demeure prise au piège dans le système nerveux où elle peut faire des ravages dans nos corps et nos esprits. » (Peter Levine).

L'abord verbal classique, privilégiant un processus du haut vers le bas (de la réflexion vers le corps) n'est pas à la portée des patients traumatisés car les souvenirs traumatiques ne sont pas encodés dans la mémoire autobiographique (épisode ou sémantique) mais dans la mémoire procédurale (Siegel, 1996²⁶). Les techniques thérapeutiques « descendantes » (des processus cognitifs vers le corps) », visant la régulation des expériences traumatiques par le récit verbal, sont donc peu efficaces car les souvenirs traumatiques encodés en mémoire procédurale échappent à l'éventuelle intervention cognitive (Van der Kolk, Van der Hart & Marmar, 1996²⁷ ; Siegel, 1999²⁸). L'effort cognitif ne peut que les inhiber mais pas les transformer (Allen, 2001²⁹).

L'explication est de nature neurobiologique : les processus cognitifs de réflexion offrent une possibilité limitée de changer les comportements car les effets produits par le cortex préfrontal (cognitif) sur le système sous-cortical limbique (émotionnel) sont bien moins puissants que, à l'inverse, les effets produits par le système limbique (les émotions) sur le cortex préfrontal (les cognitions). Pourquoi ? Parce que : 1) les voies neuronales sont beaucoup plus abondantes du système limbique vers le cortex que du cortex vers le système limbique et, 2) les processus émotionnels n'étant pas dépendants de codages linguistiques, la représentation et la réflexion n'ont que peu d'effets sur le système émotionnel limbique-hippocampique. La transformation de la vie sensori-émotionnelle, via la pensée rationnelle, est donc limitée.

Les processus cognitifs, la représentation et la réflexion, peuvent modifier les contenus de notre mémoire explicite (sémantique) mais pas les contenus de notre mémoire procédurale. Ils ne modifient donc pas, en tous les cas pas directement, nos comportements, encodés dans cette mémoire.

²⁶ SIEGEL D., 1996, *Heinz Kohut and the psychology of the self*, London : Routledge.

²⁷ VAN DER KOLK B., VAN DER HART O. & MARMAR C., 1996, Dissociation and information processing in posttraumatic disorder, B.A. Van der Kolk, A.C. McFarlane & L. Weisaeth (eds.), *Traumatic stress: The effects of overwhelming stress on mind, body and society*, New York: Guilford Press, 303-327.

²⁸ SIEGEL D., 1999, *The developing mind*, New York: Guilford Press.

²⁹ ALLEN J., 2001, *Traumatic relationships and serious mental disorders*, Grande Bretagne : John Wiley & Sons.

Enfin, l'activation physiologique récurrente d'origine traumatique, qui ne peut être régulée par la réflexion, continue à générer une sensation somatique de menace (Van der Kolk, Van der Hart & Marmar, 1996³⁰ ; Siegel, 1999³¹).

L'accent doit alors être mis sur un certain travail à la fois relationnel, à la fois énergétique-corporel, sous forme de trois grands objectifs thérapeutiques :

Le premier objectif thérapeutique concerne la construction/reconstruction d'un lien d'attachement sécurisé, au fondement de la capacité de « connexion sociale », c'est-à-dire de relation interpersonnelle et sociale sachant que : la relation thérapeutique est le terrain même où une relation suffisamment sécurisée et régulatrice peut être expérimentée au long court. La construction de ce lien repose sur l'acquisition des six propriétés fondamentales du lien d'attachement : l'intentionnalité mutuelle, la synchronisation, la contenance, l'accordage affectif, la régulation des états sensori-émotionnels, et la réparation (Tonella, 2014³²) . Ces six propriétés sont interactives et de nature sensori-affectivo-motrices. Ce sont elles qui donnent un sens à la relation, un sens émergent de l'expérience non verbale et de la communication implicite, avant qu'elle ne soit traduite en images et représentations puis en mots porteurs de significations. Ces propriétés sont donc d'abord encodées en mémoire procédurale avant d'être encodées en mémoire sémantique, afin de pouvoir être décontextualisées de la situation thérapeutique et reproduites dans d'autres environnements.

Le second objectif thérapeutique concerne la libération de l'énergie traumatique séquestrée dans le système nerveux autonome lors des expériences traumatiques de l'attachement, et autoalimentant le stress post-traumatique. Il s'agit de remettre en scène le scénario traumatique originaire afin de libérer l'énergie séquestrée sous forme d'hyperactivité sympathique chronique ou d'immobilisation parasympathique chronique. Pour ce faire, l'évènement traumatique, dans sa remise en scène thérapeutique, doit trouver une issue différente, qui le permette. Ce travail se fait en

³⁰ VAN DER KOLK B., VAN DER HART O. & MARMAR C., 1996, Dissociation and information processing in posttraumatic disorder, B.A. Van der Kolk, A.C. McFarlane & L. Weisaeth (eds.), *Traumatic stress: The effects of overwhelming stress on mind, body and society*, New York: Guilford Press, 303-327.

³¹ SIEGEL D., 1999, *The developing mind*, New York: Guilford Press.

³² TONELLA G., 2014, As propriedades reguladoras da relação interpessoal, *Revista Latino-Americana de psicologia Corporal*, Brazil, n° 2, 8-21, trad. fr. chez l'auteur.

pleine conscience, avec une certaine distance de manière à ne pas se bloquer de nouveau et répéter l'échec. L'actualisation de l'expérience traumatique se fait en pleine conscience, dans une intensité constamment régulée. Trouver une nouvelle issue à l'expérience traumatique, c'est, par exemple, au lieu de se replier et d'éviter le contact (réponse traumatique répétitive), faire l'expérience de tendre les bras vers l'autre en ressentant et tolérant de mieux en mieux les états sensori-affectifs générés par l'expérience (réponse thérapeutique innovatrice).

Le troisième objectif thérapeutique concerne la construction de nouvelles expériences telles qu'apprendre à se protéger et se défendre, ou encore apprendre à établir les distances optimales en fonction des personnes et des événements, sachant que : les modifications de comportement ne sont réalisables que s'ils sont compatibles avec les schémas émotionnels encodés en mémoire procédurale durant l'enfance. Dans le cas contraire, de nouvelles expériences émotionnelles doivent être proposées, étayant de nouveaux comportements. L'expérience émotionnelle précède donc toujours l'expérience de changement de comportements, de manières d'être ou de savoirs-faires. En effet, à chaque fois qu'une nouvelle expérience émotionnelle étayant un nouveau comportement est sollicitée, elle doit atteindre un niveau d'activation physiologique (une « charge énergétique ») au moins légèrement supérieur au niveau d'activation physiologique ayant encodé l'expérience antérieure. Cette condition permettant une réorganisation des réseaux neuronaux est différemment nommée selon les chercheurs : « stress optimal » (Fujiwara & Markowitsch, 2003³³, p. 194), « excitation renforcée » (Schiepek et al. 2003³⁴, p. 10), « réaction de stress neuroendocrinien » (Hüther & Rüther, 200³⁵) ou encore « tempête émotionnelle » dans le sens où elle génère une augmentation de la décharge de certains neuromodulateurs et neuropeptides entraînant des modifications au niveau des centres sous-corticaux limbiques, ceci conduisant à de nouveaux encodages en mémoire (Le Doux, 1993³⁶, 1994³⁷).

³³ FUJIWARA E. & MARKOWITSCH H. J., 2003, Le syndrome du blocage mnésique - corrélats neurophysiologiques de l'anxiété et du stress, *Neurobiologie de la psychothérapie*.

³⁴ SCHIEPEK G. & Als, 2003, Neurobiologie de la psychothérapie, *Neurobiologie de la psychothérapie*, Schattauer.

³⁵ HÜTHER & G. RÜTHER E., 2003, La réorganisation dépendante de l'utilisation de schémas de connexion neuronaux dans le cadre de traitements psychothérapeutiques et psychopharmacologiques, *Neurobiologie de la psychothérapie*, Schattauer.

³⁶ LEDOUX J., 1993, Emotional memory system in the brain, *Behavioral Brain Research*, 58.

³⁷ LEDOUX J., 1994, Emotion, memory system and the brain, *Scientific American*, Juni.

Une dernière condition préside enfin à l'encodage en mémoire à long terme des changements expérimentés en thérapie, afin que le patient n'arrive pas à la séance suivante en ayant « oublié » les découvertes faites durant la séance précédente : il s'agit de la répétition. Un nouveau comportement étant sous-tendu par l'activation d'un nouvel ensemble neuronal et synaptique, il faut que ce nouvel ensemble, pour être encodé en mémoire procédurale à long terme, et sa signification encodée en mémoire sémantique, soit soumis à la répétition car plus une synapse appartient à un circuit souvent utilisé, plus elle tend à augmenter de volume, plus sa perméabilité devient grande et plus son efficacité augmente. Des expériences répétées, stimulant les mêmes synapses, augmentent la transmission synaptique : c'est le phénomène de « permissivité synaptique » et de « potentialisation à long terme ». Pour perdurer, par conséquent, les nouvelles découvertes, les nouveaux apprentissages, les nouveaux comportements doivent être reproduits jusqu'à ce qu'ils apparaissent sans effort volontaire spécifique. Ceci vaut pour dire bonjour en souriant, favoriser les pensées positives, développer une procédure respiratoire correcte, etc.

Lowen innova en développant des techniques corporelles s'appuyant sur la motilité et la motricité, sur l'expression émotionnelle, sur l'interaction et sur l'intersubjectivité, afin de rétablir l'équilibre homéostatique de l'organisme, d'influer « à partir du bas » (à partir du corps) sur les dynamiques de freinage parasympathique et d'accélération sympathique, et de modifier les schémas musculaires et posturaux pathogènes.

L'analyse bioénergétique, cette approche thérapeutique qu'il développa, cherche donc à exercer une influence directe sur les circuits limbiques sous-corticaux, là où l'élaboration mentale et le langage verbal n'ont que peu d'emprise et de pouvoir de transformation.

CYRILLE BERTRAND

Fondateur et Directeur de Neuro Gestalt Institut, formateur et thérapeute, formé à la Gestalt, plus spécifiquement à la Psychothérapie Gestaltiste des Relations d'Objet ou Psychothérapie du Lien au Centre d'Intégration Gestaltiste - Gilles Delisle de Montréal

Le contact, la relation, l'attachement ... Le lien... L'éclairage des neurosciences affectives sur la posture du praticien : une nouvelle dimension intégrative qui amène un changement de paradigme.





Gilles DELISLE

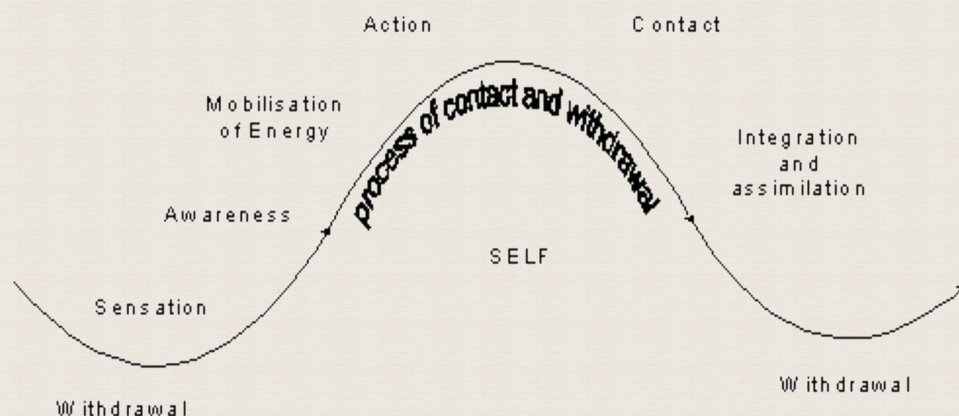


Dr. Allan SCHORE

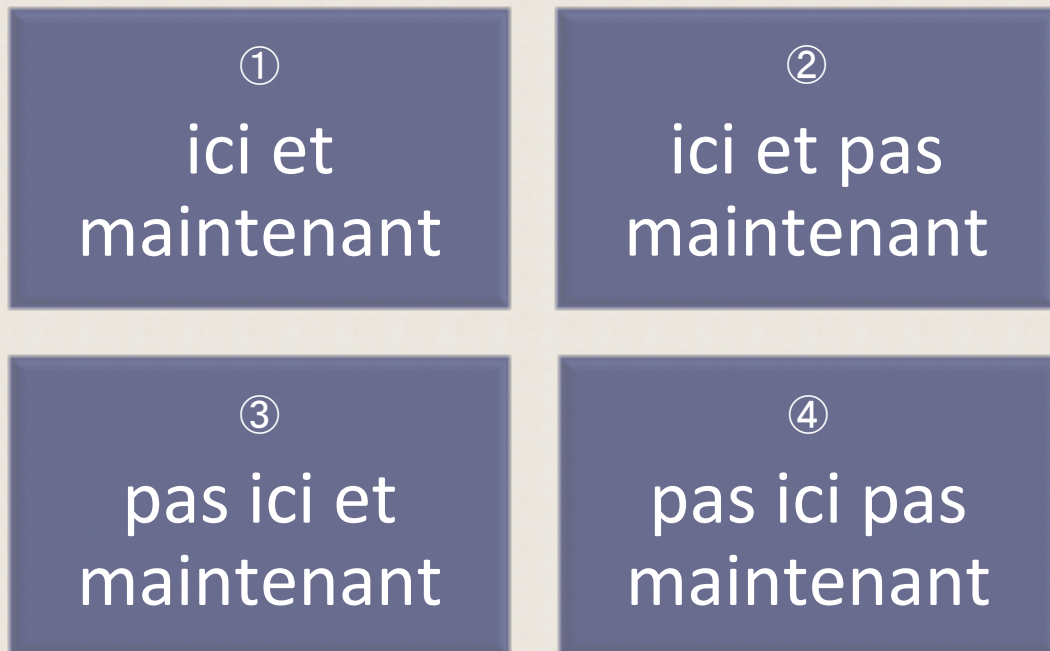


Peter FONAGY

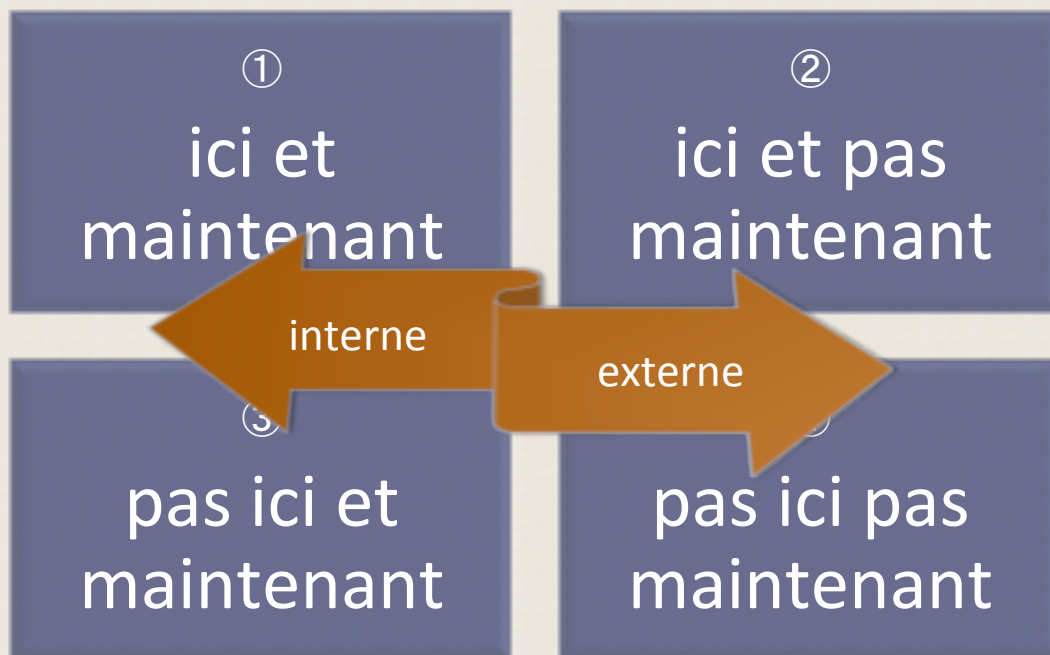
Théorie du Self



Les quatre champs du présent...



Les 2 faces de chaque champ du présent



Les deux faces

- Externe : ce qui est observable dans le contact/ relation par un tiers raisonnable et de bonne foi.
- Interne : le bout de relation qui a été internalisé par la personne, la représentation personnelle qu'elle en a conservée.

... Certains personnes ont du mal à concevoir qu'il y a un monde interne, tout est objectif.

... Pour d'autres, c'est au contraire ce qu'ils éprouvent qui est fondamental.



Le dilemme de contact

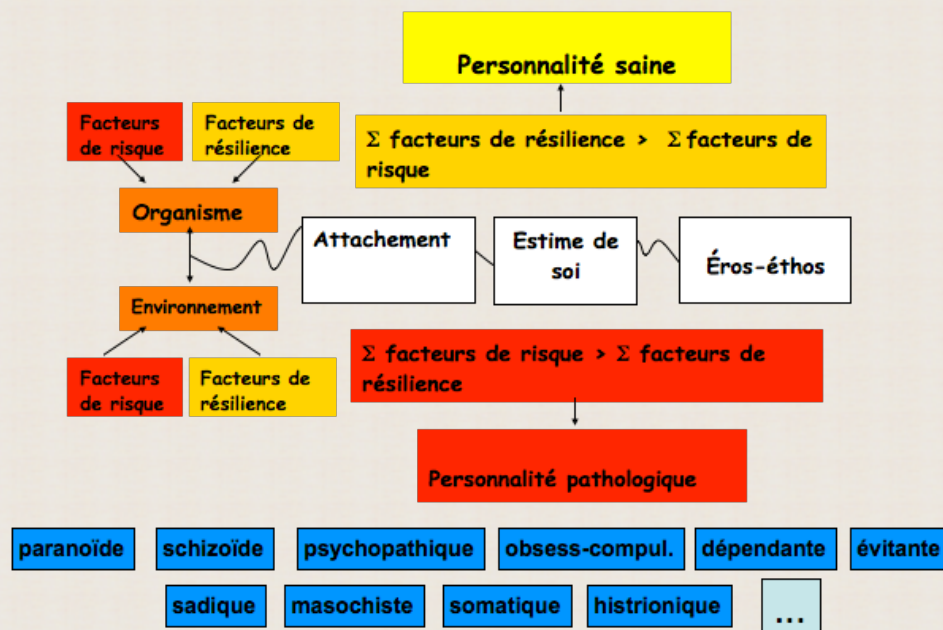
- ❖ Indispensable : partie qui est la recherche de résolution de l'impasse et/ou du trauma.
- ❖ Intolérable : affect lié au trauma
- ❖ La complexité de l'indispensable et de l'intolérable reproduit les représentations du client dans ses relations significatives



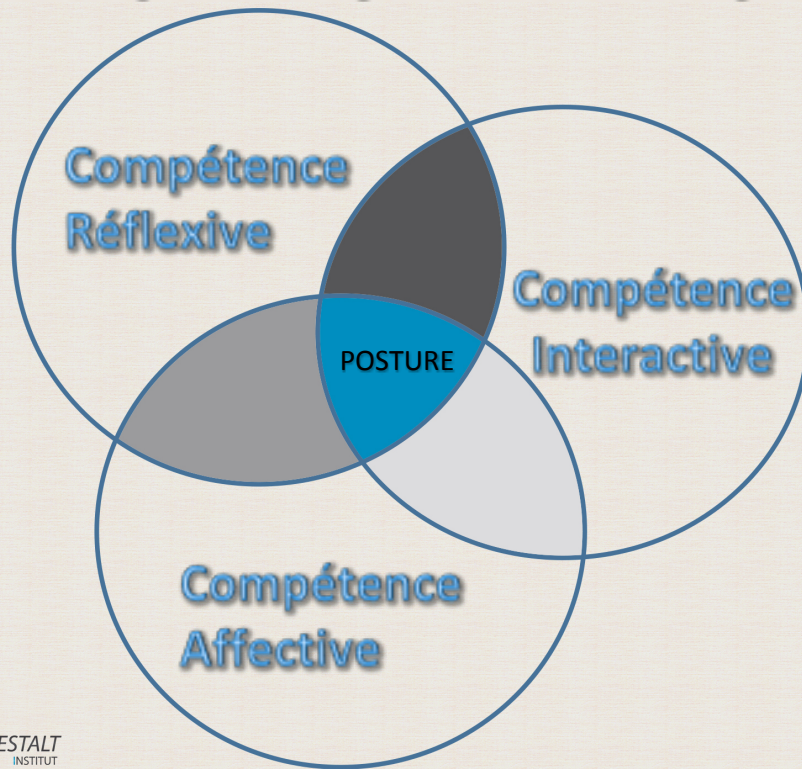
La dynamique des 3 R

- ❖ Reproduction : partie transférentielle de la relation thérapeutique.
- ❖ Reconnaissance : dialogue herméneutique, c'est la co-construction de sens.
- ❖ Réparation : dimension « réelle » dans la relation thérapeutique.

Schéma multifactoriel de la pathogenèse et du développement normal



Les compétences pour tenir cette posture

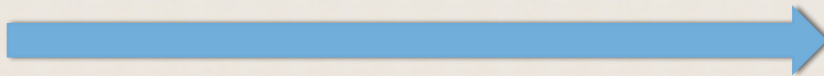


Une exigence...des fondements

La compétence réflexive :

Être capable de réfléchir en situation

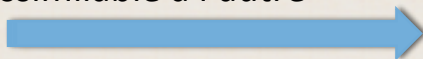
Outils



La compétence interactive :

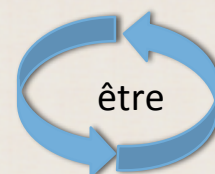
Être capable de rendre l'expérience assimilable à l'autre

Expérience

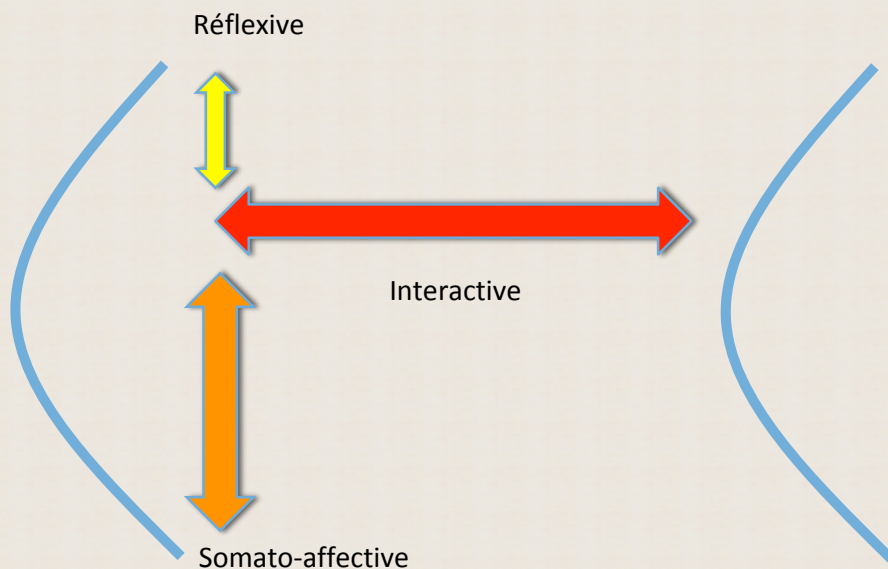


La compétence somato-affective :

Être capable d'être touché(e) sans être débordé(e)



Dynamique des compétences (Delisle)



L'IP en tant que
communication d'hémisphère
droit à hémisphère droit et la
dynamique transféro-
contretransférentielle

Une communication implicite

- ❖ Des signaux émotionnels non-verbaux, spécifiques à l'espèce
- ❖ Dirigés vers le récepteur
- ❖ Compris implicitement et instantanément par le récepteur
- ❖ Une conversation entre systèmes limbiques (Buck, 1994)

Une communication de l'hémisphère droit

- ❖ Le cerveau gauche communique ses états à d'autres cerveaux gauches au moyen de comportements linguistiques conscients
- ❖ Le cerveau droit communique non-verbalement des états inconscients, à d'autres cerveaux droits, qui sont en état de syntoniser ces communications
- ❖ Freud disait que l'analyste doit diriger son inconscient comme un organe réceptif, vers l'inconscient du patient en tant qu'émetteur
 - L'attention flottante
 - Rêverie (Bion)
 - Free-floating responsiveness (Sandler)

Une forme particulière d'écoute!

- ❖ Doit-on concevoir que l'écoute suppose :
 - une interruption volontaire de l'hémisphère gauche
 - une disponibilité à la rêverie syntonisée des hémisphères droits
 - Une capacité à “rêver” son client (Bertrand, 2007)

Le stress du thérapeute et son autorégulation

- ❖ Selon Gill (1994), l'analyste qui demeure alerte à sa propre contribution au processus ressent autant, sinon davantage de stress que son patient
- ❖ La question fondamentale est : le thérapeute est-il capable d'une autorégulation suffisante et s'il lui reste alors assez d'énergie psychique pour agir en co-régulation interactive avec le client
- ❖ S'il bloque ses signaux somatiques, il brise la connexion empathique avec sa propre souffrance et avec celle du client
- ❖ Il se place alors en mode cerveau gauche et offre une « interprétation » de la résistance du client, qui intensifie cette « résistance »

Endiguement psychique

- ❖ Cette notion s'inscrit dans la neurodynamique de la communication:
 - « L'indentification projective n'est pas un processus unidirectionnel, mais bidirectionnel et interactif (Schore, 2003) »
- ❖ Le processus affectif du thérapeute:
 - saisir comment des informations externes chargées affectivement et donc significatives sont somatiquement ressenties et cognitivement régulées.
 - apprendre à saisir viscéralement quelque chose des interactions pathogènes vécues par le patient dans son enfance.

Pour clore avec « éprouver le lien »

« Aron (88) conclut que le clinicien doit être accordé au non verbal, à l'affectif, à l'âme de la séance, à ses réactions corporelles afin de pouvoir les utiliser dans l'élaboration de métaphores et de symboles qui peuvent ensuite faire l'objet d'échanges verbaux ... »

La mentalisation, cela consiste en quoi?

- Mentaliser est une forme d'activité mentale ***imaginative***, au sujet de soi ou autrui, afin de notamment percevoir et interpréter le comportement humain en termes d'états mentaux ***intentionnels*** (par exemple besoins, désirs, sentiments, croyances, buts, intentions et raisons)

Mentaliser, plus précisément...

- Se percevoir de l'extérieur, et percevoir l'autre de l'intérieur
- Porter son attention sur les malentendus.
- Avoir l'esprit à l'esprit.
- Passé, présent et futur.
- Introspection pour une élaboration subjective de soi, c'est-à-dire se connaître comme les autres nous connaissent, mais également connaître sa dimension subjective.

Mentaliser : ses caractéristiques

- Concept central: les états internes (émotions, pensées, etc...) sont opaques.
- Nous ne pouvons que les inférer (dimension subjective).
- Inférences sont sujettes à erreur.
- Principe : adopter une posture de « chercher à comprendre ».
- C'est un processus fragile

Mode de prémentalisation

- Téléologique: une focalisation sur la compréhension des actions en termes **physiques** par opposition à leur **contraintes** mentales.
- Equivalence psychique: Isomorphisme esprit-monde; réalité mentale=réalité extérieur.
- Semblant: Dissociation de la pensée, hypermentalisation ou pseudo-mentalisation.

Croissance de la confiance épistémique: penser le lien

- La thérapie ne concerne pas seulement le « quoi » mais le « comment » de l'apprentissage.
- **Ouvrir l'esprit** d'une personne en établissant la **confiance épistémique** (collaboration) de façon qu'elle puisse à nouveau faire confiance au **monde social** en changeant ses attentes.
- Ce n'est pas juste ce qui est enseigné en thérapie qui fait apprendre, mais la **capacité évolutive d'apprendre** des situations sociales qui est **réanimé**.
- Les interventions thérapeutiques sont **efficaces** car elles ouvrent les personnes aux expériences de l'apprentissage social qui entrent et nourrissent un **cercle vertueux**.

Dynamique posturale, un nouveau paradigme

Prise de risque

Intimité

Intégrité

Centration

Fascination



La compétence affective, les recherches...

- ❖ Traumatisme secondaire ou vicariant: Franck Ochberg
- ❖ Un état lié à la condition d'accompagner: « le fardeau de l'aidant »
 - Du fardeau de l'aidant à l'usure de compassion
 - De l'usure de compassion au burnout...
- ❖ Une double nature, donc :
 - Les soins du client et la préservation de la santé du soignant

La compétence affective, les recherches...

- ❖ Développement, quid?
- ❖ Pauvreté de la recherche sur le développement spécifique de la compétence affective
- ❖ Données importantes sur le développement global (Orlinsky et coll)
 - 4 principales sources identifiées par la recherche
 - la pratique clinique en elle même
 - la thérapie personnelle
 - la supervision (clinique ou didactique)
 - la formation
 - d'autres sources
 - un entraînement spécifique à la compassion (Klimecki et coll)
 - vivre...

CONCLUSION

MAGALI CIPRIANI BOUVARD

Présidente de la Société Française de Psychanalyse Intégrative
Psychologue clinicienne, Psychanalyste intégrative, chargée de cours à la Nouvelle
Faculté Libre

Le colloque s'achève, qu'en dire sur le coup sans être trop longue car je vous sais fatigués de cette journée d'échanges et de débats.

Aujourd'hui, j'ai ressenti et j'espère vous avec moi, tout le bénéfice voire même la fierté de notre inscription dans le courant de la Psychanalyse Intégrative :

- une approche qui reconnaît l'inconscient comme principe fondateur mais qui reste ouverte à l'apport de différents courants théoriques et pratiques (analytique, psychocorporel) et dispositifs cliniques (individuel, groupe, médiation) ainsi que des disciplines connexes à la nôtre,
- une approche évolutive qui intègre les nouvelles recherches comme celles des neurosciences et disciplines connexes qui l'irriguent, la confortent la renouvellent et font ainsi de notre domaine et de nos objets d'étude : une matière vivante

Et si nous avons au final, plus que questions que de réponses tant pis, grâce à Edgar Morin nous savons que la complexité est un mot problème pas un mot solution qui exprime notre difficulté à nommer de façon claire, à mettre de l'ordre dans nos idées car c'est dans le brouillard que nous cherchons les clefs plutôt que de chercher comme Nazrédine sous le lampadaire parce que c'est juste là que c'est éclairé.

Que retenir des interventions ?

Jean-Michel Fourcade nous a montré qu'en mettant la réussite dans l'hyper consommation et dans l'image idéale de soi, la société occidentale est destructrice du lien fondamental entre les humains. Nous retiendrons :

- la différence entre lien et relation du fait de la double fonction du lien qui attache et parfois entrave

- que le lien est non seulement verbal mais émotionnel et corporel et social, qu'il est conscient et inconscient (article sur l'amitié parce que c'était lui, parce que c'était moi et non parce que « nous nous disions tout »).
- Que cela nous pose parfois problème en tant que thérapeutes car nous ne savons pas toujours où donner de la tête ou du corps à partir de cette multitude de signes que l'on perçoit dans la relation patient-thérapeute (défenses psychiques, tensions musculaires chroniques, bipolarité émotionnelle, connaissances sociologiques).
- Il nous a invité à adapter le cadre, le dispositif et les modes d'intervention auprès de chaque patient en fonction de ce qui s'actualise dans la relation entre patient et groupe (pulsion d'interliaison), patient et thérapeutes (champ inconscient commun).
- Il nous a parlé aussi du lien humain fondamental qui est celui présent entre patient et thérapeute et cela m'a fait penser à ce que M Randolph disait récemment dans une conférence d'une patiente qui a fini sa thérapie en disant « *I think this has been the most important meeting with anyone I have ever had in my life* »..

Il nous a aussi donné à entendre via son lien à la fois intellectuel et affectif avec Max Pages à quel point la transmission est essentielle (nombreux enseignants-formateurs-éducateurs dans la salle) mais que l'héritage doit rester vivant, en mouvement. C'est là le plus bel hommage que l'on puisse rendre à ceux qui ont compté dans notre formation.

De la recherche exposée par **Christophe Niewiadomski** sur l'impact social et culturel du travail de « biographisation » d'un jeune poète et écrivain brésilien, Pedro Gabriel, nous retiendrons plusieurs aspects :

- le fait que cette intervention a priori la plus éloignée de notre champ de psychothérapie relationnelle, se soit révélée si riche est symptomatique à cet égard de ce que nous avons à gagner à l'ouverture à d'autres disciplines.
- pensons à ce jeune poète, contraint par les transports à rester 4 h par jour enfermé dans un bus et qui nous dit « *tout ceci m'a aidé à trouver une forme et à préciser une frontière, à disposer d'un corps pour mon texte et à en éprouver les*

limites ». Comment ne pas penser au cadre thérapeutique et à sa fonction contenante. Et à l'émergence créative qui peut se faire parfois en séance.

- Ce jeune poète qui ensuite, écrit et dessine dans un café à mi-chemin entre son domicile et l'arrêt de bus, ce qui n'est pas sans évoquer l'espace transitionnel winnicotien.

Au delà, parce que le phénomène de construction d'une « identité réflexive » qui se déploie passe par un moi-non moi et un montré-caché souvent présents dans notre clinique *« j'écris au travers de ce personnage, parce que, pendant très longtemps, j'ai été inhibé pour montrer mes poèmes et mes dessins. Le recours à ce personnage, c'est une manière d'être moi sans être moi »*

- En outre, le circuit on-line-off line-on-line de la production de ce jeune artiste n'est pas sans nous rappeler tous les aller-retours que nous opérons entre approche psycho-corporelle et approche par le langage . Ce circuit remontant, inversé lorsque l'on propose (versus le ramonage de cheminée de l'association libre et la doxia freudienne) est aussi celui que nous vivons dans le lien aux patients lorsque nous choisissons d'opter pour un travail corporel, incarné.
- Enfin via la travail d'identification des lecteurs qui vise à réenchanter le monde, et à recréer du lien collectif. Réenchantement dont nous a parlé aussi Roland Gori. Et qui résonne tout particulièrement après les élections brésiliennes.

Avec **Guy Tonella**, on s'est senti d'emblée plus « chez nous », sur nos fondamentaux avec la théorie de l'attachement de J. Bowlby ,l a compréhension de la relation d'attachement mère-bébé et, au-delà, de toute relation, incluse la relation thérapeutique, on a vu avec lui que les traumatismes de l'attachement préverbaux génèrent des « patterns d'attachement insécures ».

Mais c'est justement passionnant que se soit lui, spécialiste de l'analyse bio-énergétique, qui nous montre que l'apport des neurosciences a mis en évidence les mécanismes pathologiques chronicisés qui leur sont sous-jacents. Cliniquement, les dysrégulations psychocorporelles et relationnelles accompagnant ces traumatismes de l'attachement s'inviteront au sein de la relation thérapeutique, Face aux traumatismes qui s'actualisent et remettent en scène le scénario traumatique original, il nous montre le chemin vers des

réponses thérapeutiques de nature interactionnelle, sensori-émotionnelle et sensorimotrice davantage que verbale et l'intérêt de l'outil théorique et clinique reichien et lowenien pour déterminer les axes de travail le plus appropriés selon les types de trauma de l'attachement que sont le type oral, schizoïde ou les états-limites.

Cela résonne en nous qui savons que sont nos patients les plus limites qui nous invitent dans un lien fort, parfois envahissant et éprouvant, demandant une pleine présence puisque le thérapeute s'offre comme « base de sécurité affective », également comme « base de régulation » ce sont ceux qui parfois nous amènent à ressentir colère et rejet, attaquant à notre tour le lien .

Guy Tonella nous conforte, et cela fait le lien avec notre précédent colloque sur la place du corps dans la clinique du sujet ainsi qu'avec les ateliers qui ont suivi. Cela nous met en contact avec la nécessité d'autres façons de faire dans le travail du trauma et élargit la notion de trauma elle-même - en centrant notre réflexion sur les traumas de l'attachement précoce.

Avec l'éclairage des neurosciences affectives sur le cycle de contact, chers aux gestaltistes et son croisement avec la théorie de l'attachement et les apports des psychanalystes de l'école anglaise, **Cyrille Bertrand** nous a interrogé sur la question de la posture du praticiens, sur les effets inhibiteurs de la prévalence de l'hémisphère droit dans l'accompagnement thérapeutique.

C'est un risque qui parle à chacun de nous, à chaque fois par exemple que nous préférons le lien à nos chères théories plutôt que le lien en pleine présence avec l'être-là du patient. Chaque fois, que nous laissons de côté l'accordage nécessaire avec nos patients les plus fragiles mais aussi lorsque le lien se transforme parfois en compétition intellectuelle.

Nous retiendrons aussi son approche de la Mentalisation dont il nous dit que c' est une forme d'activité mentale *imaginative*, au sujet de soi ou autrui qui permet de recréer du lien régulé et mentalisé. Ce paradoxe entre mental et imagination n'est qu' apparent parce que nous savons avec Bion que la capacité à rêver nos patients les aide à symboliser et à s'autonomiser progressivement.

Il nous a invité aussi à soigner ce qu'il appelle notre capacité affective sur un double registre : les soins du client mais aussi la préservation de la santé du soignant Cela parle

de notre hygiène de psy, question importante et parfois épineuse et qui conditionne pourtant la qualité du lien.

Roland Gori : « Converti au numérique, l'être humain s'éloigne de son essence psychique et symbolique. »

Avec Roland Gori, nous avons parlé des solitudes de l'homme numérique quant à lui consomme de plus en plus de technologies et s'implique de moins en moins dans les relations humaines. Cette hyper connexion le prive du partage de la parole, du regard et du toucher ; en un mot, du sensible, condition fondamentale du Sujet humain.

On pense ici à Albert Camus dans les nouvelles de *L'Exil et le Royaume*, on montre que les héros camusiens sont tous confrontés au dilemme « solitaire ou solidaire », qu'ils aspirent à la communication avec l'autre et le monde, bref, au royaume, mais se trouvent face à un triple isolement – géographique, politique et psychologique

On entend aussi chez Roland Gori, le fait que l'hyperconnexion prive aussi le sujet de la possibilité de penser car il est prisonnier de la tyrannie du temps réel qui n'est pas sans évoquer ce que dit Alain Badiou dans à la recherche du réel, à savoir que c'est à l'économie qu'est confiée le savoir du réel, que c'est elle qui est supposée savoir

R Gori nous dit aussi l'homme du monde néolibéral dévoile son angoisse de séparation et l'extrême de sa solitude. Allons nous comme il disait récemment dans une conférence, vers un monde parfaitement utilitaire versus un monde où chacun serait « le créateur d'un monde en fraternité avec les autres' ?

Pouvons nous imaginer – comme le faisait récemment Michael Randolph dans une conférence sur l'Intelligence artificielle, de ne rencontrer nos patients que par skype ou par what'sapp ? et pourquoi pas de conduire deux ou trois séances à la fois, rentabilisant ainsi notre temps de présence et nos recettes ?

Que faire également face à ces patients qui se connectent non stop aux réseaux sociaux, aux sites de rencontre pour connaître leur part de marché de notoriété, leur valeur en tant qu'objet d'amour ?

Les ateliers

ATELIER 1 - Christine Bonnal : Groupe thérapeutique et travail du lien

Christine nous a montré que le lien à autrui est au centre de l'expérience groupale et en fait toute la richesse et que chacun peut s'essayer à construire, vivre ou réparer le lien. Elle nous a invité à réfléchir à l'accompagnement des pathologies limites à partir du constat de leurs difficultés tant à créer du lien que de se séparer.

Le groupe thérapeutique est l'un des fondamentaux de l'approche intégrative, on l'a vu avec l'exposé de Jean-Michel Fourcade et la place centrale du livre « la vie affective des groupes » dans l'histoire de la psychanalyse intégrative.

C'est un dispositif où s'exprime à plein la capacité à « faire des liens et à faire lien »

ATELIER 2 - Stéphanie Duchesne : Corps et Lien : « Corps en lien, corps liés, liens encore (en corps) ... »

Avec Stéphanie nous nous sommes interrogés dans une société hypermoderne qui renforce le clivage du corps et « décorporéifie » les contacts, sur la remobilisation du corps dans le lien transféro-contre-transférentiel, sur la façon dont les liens précoces structurent le corps ? sur la manière dont on travaille en psychanalyse intégrative, son propre lien au corps ? Le lien ici est évident avec notre précédent colloque et avec l'intervention de A, Amselek sur l'incarnation de la réponse thérapeutique « Finalement, n'est-ce pas cet accordage charnel et affectif qui laisse surgir dans un corps-à-corps analyste-analysand des bouts de la vérité du Sujet et de sa désirance, en même temps que l'espace d'un "JE PEUX" »,

ATELIER 3 - Laure d'Hautefeuille : Art-Thérapie et lien : « Quand l'œuvre s'invite entre le patient et le thérapeute pour faire lien. »

Avec Laure d'Hautefeuille, on s'est penché sur la place de l'œuvre en cours de création entre patient et thérapeute sur le rôle joué par ce tiers que représente l'œuvre, sur le type de lien qui se tisse entre l'œuvre et le patient ? sur le statut de cette œuvre (objet transitionnel ?). Les thérapies à médiation quand elles sont conduites par des thérapeutes psychanalystes permettent un tiers mais quel tiers ? et quelle fonction a-t-il ?

ATELIER 4 - Philippe Henry : Fin de thérapie et lien : La fin de la thérapie ou l'intériorisation du lien d'attachement

Dans un contexte où le patient répète avec le thérapeute ses liens d'attachement et complète des situations inachevées à l'endroit du lien pour s'autonomiser Philippe Henry nous a fait réfléchir à la fin de thérapie qui pose la question du devenir du lien d'attachement. Avec lui, nous avons avancé sur la réflexion et l'éprouvé la fin de la thérapie mais aussi sur le devenir du lien côté patient et côté thérapeute ?

La question de Philippe c'était comment se quitte t-on ? Et nous comment allons nous nous quitter ? Avons nous crée des liens aujourd'hui via ces échanges ?

J'ai juste envie de rappeler que l'être humain se construit dans l'interaction avec les autres et que la réalisation de l'autonomie subjective s'effectue grâce à l'altérité.

Gabriel Marcel nous dit "C'est dans le dialogue entre deux *toi* que l'homme se découvre et s'affirme comme personne. Le chemin de soi à soi passe par autrui. D'où l'importance métaphysique" attachée à la rencontre, à laquelle la philosophie traditionnelle est demeurée indifférente. La vie authentiquement personnelle est "co-présence".

Nous, psychanalystes intégratifs éprouvons et pensons chaque jour cette co-présence psychique et corporelle dans notre pratique clinique qui nous amène à accompagner des personnes qui doivent couper des liens toxiques et en recréer d'autres ou d'autres incapables de créer du lien et qui souffrent d'une extrême solitude. Nous sommes riches de la palette de nos dispositifs (individuel/ groupe, médiation), et de nos approches (langage-corps) et sensibles aux liens conscients et inconscients qui se tissent entre nous et nos patients. Comme disait Binswanger, il n'y a pas un malade et un thérapeute, mais deux partenaires dans l'être-présent, un être-ensemble qui porte les possibilités de l'avenir.

Eprouver et penser le lien c'est s'opposer à la réification de la relation, de l'objet d'étude lui-même, au chacun pour soi et c'est aussi remettre le lien en contexte y compris économique, social et culturel. C'est aussi travailler le lien à soi-même et à ses pairs.

Je remercie vivement

- les intervenants pour la qualité de leurs interventions, les animateurs d'atelier pour leur temps et leur engagement et Fabienne de Silès pour l'exposition de ses œuvres.
- La belle équipe d'organiseurs de ce colloque qui ont pris sur leur temps pour créer les meilleures conditions pour que nous puissions échanger tous ensemble : Evelyne Portmann, Geneviève Sabot, Philippe Henri, Emmanuelle Restivo, Didier Duhazé, Caroline Ulmer-Newhouse et Charlotte Colet.
- notre collègue Jean-François Caffin, qui a été le photographe de cette journée et notre partenaire Le Divan et nous vous encourageons à aller visiter leur librairie,
- Enfin, les participants à ce colloque, c'est-à-dire vous tous.

Vous pourrez également trouver prochainement sur notre site internet le texte de certaines interventions et bientôt les podcasts !

Pour nous rejoindre, vous trouverez toutes les informations sur notre site www.sfpsychoanalyseintegrative.fr.

A bientôt !